René Collinot

PETITE CHRONIQUE DU TEMPS PERDU



Témoignages Le Témoin gaulois

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit

<u>Le Témoin gaulois</u>

relève de l'escroquerie.

Le Témoin gaulois - Guerre d'Algérie

Témoignages

XIXe et XXe siècles

Préface à l'édition du cinquantenaire

L'édition précédente (2009) de ces souvenirs vieux aujourd'hui d'un demi-siècle reprenait sous forme de brochure un hypertexte destiné à ma famille et écrit à partir de 1998, à cette différence près que les noms de certains acteurs étaient masqués pour des raisons que l'on comprendra.

Sous cette forme, mon texte devenait obscur en maint passage, parce qu'il évoquait des faits et utilisait des sigles dispersés dans la masse, et auxquels aucun lien ne renvoyait plus. En le réécrivant avec le souci de nuancer certains jugements abrupts et d'ajouter quelques détails qui me sont revenus en mémoire, mais sans rien gommer des sentiments qui m'animaient alors, j'espère avoir remédié à ce défaut.

D'autre part, j'ai tenu compte de nombreuses précisions, portant en particulier sur le sort de certains acteurs et des noms oubliés, reçues d'un lecteur, le parachutiste André DUEZ, aujourd'hui sous-officier de Réserve, qui fut libéré et quitta la base de Blida le jour même où j'y arrivais. Nos chemins se sont alors croisés à notre insu, mais nous avons beaucoup de souvenirs en commun, et je tiens à le remercier ici.

André Duez m'a également mis en relation avec le lieutenant Roger HUET qui a pris sa retraite avec le grade de colonel et qui a bien voulu relire ces pages, corriger mon vocabulaire technique, souvent très approximatif, et les annoter en m'apportant de nouvelles informations et de précieux commentaires. Avec son autorisation, j'ai donc intégré directement ses corrections à mon texte, sans signaler autrement ces modifications, et introduit commentaires et informations dans les notes 7 à 12, 14 et 15, placées entre guillemets et suivies de ses initiales : (R.H.) Je tiens à le remercier de son accueil bienveillant et de sa contribution et à lui redire combien j'ai été heureux de le retrouver, moralement inchangé, à cinquante ans de distance.

J'ai voulu laisser un témoignage honnête sur cette époque, sans me faire d'illusions sur les oublis et les déformations inhérents à la mémoire humaine. C'est pourquoi je fais appel à tous ceux qui m'ont connu dans ces circonstances et qui souhaiteraient m'aider à corriger ou compléter ce petit livre.

Paris, le 28 février 2011

Pour aider à la réconciliation des deux peuples, si difficile qu'elle n'a guère progressé en près de soixante ans, des professeurs d'histoire accomplissent un travail indispensable et de grande qualité.

Citons en particulier le cours de Claude Basuyau, professeur agrégé au lycée Buffon, <u>Les Mémoires de la guerre d'Algérie</u>; voir également les productions de Claude Basuyau sur le site <u>E.G.A.L.</u> guerre d'Algérie dans la rubrique Outils pour enseigner l'Algérie coloniale et la guerre d'Algérie.

Paris, le 18 juin 2021

SERVICE MILITAIRE : CHRONOLOGIE

Le Témoin gaulois - Guerre d'Algérie

1959

5 novembre 1959 : ayant résilié mon sursis, je suis appelé sous les drapeaux, convoqué au quartier Mazas et affecté à la Première Compagnie de Livraison par Air (C.L.A.1).

6 novembre 1959 : arrivée à Offenburg, camp de formation para. Novembre 1959-Janvier 1960 : préparation aux E.O.R.¹ à Horb, grande caserne allemande isolée au cœur de la Forêt Noire. Ayant naturellement échoué aux examens (sauf au permis de conduire, obtenu le 6 janvier), je rejoins mon unité à Kehl.

1960

Janvier-Juin 1960 : caserne ultra-moderne et confortable de Kehl. Je suis obligé de suivre le peloton, échoue, et suis affecté au Service du Matériel, sous les ordres de l'adjudant-chef Hébras.

Janvier 1960: mais les choses importantes sont ailleurs. Dès mon arrivée à Kehl, Sarah, chaperonnée par sa sœur Lucienne et conduite par son cousin Élie affronte dans son camion un hiver très rude pour venir me voir à Strasbourg, et décide que nous devons nous marier. C'est ma première permission (deux jours!) mais elle me déconditionne définitivement: à mon retour à Kehl, les sous-offs sont sidérés par mon changement d'attitude; c'est que je me suis rendu compte que le monde continuait de tourner! Grâce à la protection de mon adjudant-chef j'aurai après mon peloton une permission de dix jours et ensuite, chaque weekend, que je passerai bien sûr à Paris.

25 avril 1960 : mariage avec Sarah Simone Pinto. Il m'a fallu, suivant une loi de Vichy, obtenir l'autorisation de mon commandant, ce qui a valu au concierge du 65 rue Sedaine la visite des gendarmes venus enquêter sur la moralité de la fiancée et de sa famille!

- 1er juillet 1960 : l'unité est transférée à Metz, où j'exerce les mêmes fonctions et découvre les charmes du camembert trempé dans le café du matin.
- 1^{er} décembre 1960 : la C.L.A.1 change de nom, et devient Groupe de Livraison par Air (G.L.A.1).
- 23 décembre 1960 : départ pour l'Algérie, via Marseille où j'ai le temps de manger une bouillabaisse.
- 24 décembre 1960 : je suis affecté au G.L.A.2. de Blida.

1961

- 30 mars-07 avril 1961 : parachutiste malgré moi.
- 16 avril 1961 : première classe, et peloton bis, toujours malgré moi.
- 21 avril 1961 : baptême du feu.
- 21-25 avril 1961 : putsch.
- 1^{er} mai 1961 : fin de la durée légale du service militaire. Désormais, je suis « maintenu »!

1962

3 mars 1962 : libéré, je me fais immédiatement conduire à l'aéroport d'Alger, et saute dans le premier avion pour Paris.

UN APPELÉ PEU ENTHOUSIASTE

Ai-je résilié mon sursis, comme je l'ai écrit, ou bien celui-ci venaitil normalement à expiration du fait que mes études étaient terminées et que j'avais, à la rentrée de 1959, pris mes fonctions de professeur de Lettres dans le XVIIème arrondissement de Paris. à l'École Nationale de Commerce du boulevard Bessières. établissement où j'avais effectué le stage pédagogique aboutissant à la titularisation parce qu'il était proche de mon domicile, et où je fus nommé à titre provisoire? Ce qui est certain, c'est que j'étais pressé d'accomplir mon service militaire : je fréquentais depuis deux ans Sarah, rencontrée lors d'un stage au kibboutz de Gvouloth, près de Gaza, où m'avaient conduit mes études, et ne voulais pas l'épouser avant de m'être débarrassé de cette obligation, car si les risques encourus dans « l'opération de police » en cours en Algérie étaient limités, ils étaient pourtant réels, et je ne me souciais pas de laisser une jeune veuve (elle n'avait pas vingt ans) et peut-être un orphelin.

J'étais pressé mais non pas enthousiaste. Toute mon histoire personnelle et ma formation me faisaient haïr la chose militaire et, plus particulièrement, cette guerre honteuse et inutile qui n'osait pas dire son nom. J'avais grandi bercé par les souvenirs de mon père, un de ces anciens combattants de la première guerre mondiale qui ressassaient leurs souvenirs car, s'il n'en tirait aucune vanité et ne participa jamais aux célébrations officielles, il resta persuadé jusqu'à sa mort que le sacrifice de sa génération avait « sauvé la Civilisation » : c'était sans doute, avec ses récits, le moyen que lui et beaucoup des ses camarades avaient trouvé pour conserver leur équilibre.

Quoi qu'il en soit, il m'a vacciné sans le vouloir contre tout ce qui touche à la chose militaire. Pour autant, je n'ai jamais fait profession d'antimilitarisme parce qu'être « anti » quelque chose est encore une forme de guerre : la « guerre froide » s'est nourrie

d'anticommunisme et d'antistalinisme qui recouvraient bien des marchandises douteuses et prétendaient justifier bien des crimes, et l'antifascisme, en Espagne, s'est traduit par l'élimination physique des anarchistes par le K.G.B. Et je n'ai jamais confondu l'institution et les hommes, qui sont partout les mêmes, capables du meilleur comme du pire en fonction de leur hérédité, de leur histoire, de leur éducation... et des circonstances.

Deux autres raisons me faisaient détester la guerre d'Algérie : à l'âge de dix-neuf ans, sous l'influence de camarades qu'on appelait « Talas » parce qu'ils allaient-à-la-messe, j'avais fait retour à la religion de mon enfance et milité à la Jeunesse Étudiante Catholique (J.E.C.) où les jésuites m'ouvrirent les yeux sur les réalités de la colonisation et sur l'évolution du monde, si bien que j'ai participé à toutes les manifestations contre notre dernière guerre postcoloniale. Cet engagement a été renforcé par ma formation en Histoire, ou plutôt par les maîtres qui me l'enseignèrent. Bien que fort éloignés du communisme, ils subissaient eux-mêmes l'influence du marxisme, qui exerçait alors sur les intellectuels soit une attirance, soit une répulsion dont on n'a plus l'idée.

DU PISTON

Malgré mon opposition foncière à la guerre, il ne m'est jamais venu à l'esprit de me dérober au service militaire en recourant à l'objection de conscience. Elle n'était alors pas reconnue et exigeait beaucoup de courage, mais tout en respectant ceux qui ont fait ce choix, je ne peux l'approuver, parce qu'il est des circonstances où l'on doit prendre les armes. Contrairement à ce que certains films ont pu laisser croire, de telles démarches furent exceptionnelles. En effet, l'éducation laïque sous la Quatrième République avait renoué avec les anciennes traditions patriotiques des « hussards noirs de la République », ces instituteurs chauvins qui avaient si bien préparé plusieurs générations au massacre dont ils devaient être, comme officiers de réserve, les premières victimes, et dont ceux qui revinrent cultivèrent dans l'entre-deuxguerres un pacifisme qui ne fit qu'exaspérer la haine que leur portait déjà un certain maréchal Pétain... Comme dans les cités antiques on était, dans les nations d'Europe, à la fois citoyen et soldat, depuis que la Révolution avait institué la conscription, et le refus de porter les armes était impensable pour la plupart d'entre nous, d'autant qu'il s'agissait de défendre des compatriotes, en attendant que les politiques fassent leur travail.

En revanche, j'étais bien décidé à ne faire aucun zèle et à n'accepter aucune responsabilité, si bien que je n'envisageai jamais de suivre la préparation militaire à laquelle les étudiants étaient en principe astreints en échange de leur sursis.

De son côté, mon père, gaulliste attaché à la grandeur de la France et de son Empire, et par conséquent à l'Algérie française (car les vins du midi seraient invendables si on ne pouvait les couper avec ceux d'Algérie), ne se souciait nullement d'offrir son fils aîné en sacrifice à la Patrie reconnaissante, aussi eut-il l'idée de soumettre mon cas à l'un de ses clients, le colonel Hast². C'était un de nos clients. Homme modeste et sympathique, il vivait

bourgeoisement avec sa femme et ses deux filles. Il nous avait rendu visite à Franceville, en voisin de vacances, et nous avait invités dans sa villa de Deauville, visite dont je m'étais dispensé et que mon frère Michel m'a rappelée.

Issu de la Résistance, il appartenait à l'armée de l'air, et servait pour lors au Ministère de la Guerre. Il me reçut fort aimablement, m'interrogea sur mes motivations, et je ne lui cachai rien de mon engagement qui m'avait conduit à militer à l'U.N.E.F., (Union Nationale des Étudiants de France, qui était alors le seul syndicat étudiant). Il ne fit aucun commentaire, mais m'expliqua que s'il n'était pas question de me dispenser de la guerre, il veillerait à ce que je sois affecté pendant la première moitié de mon service, c'est-à-dire quatorze mois, dans une base aérienne, près du lac de Constance. L'armée de l'air passait alors pour la moins militaire de toutes les armes, aussi ai-je pris congé de mon protecteur enchanté par les perspectives riantes qu'il m'ouvrait.

Le Témoin gaulois - Guerre d'Algérie

MES CASERNES

« D'un château l'autre » (Louis-Ferdinand Céline)

De Mazas à Offenburg

« Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate » (Dante)

Le quartier Mazas, où je fus convoqué le 5 novembre 1959 et où je me rendis avec le fils de clients qui nous accompagnèrent en voiture, était une ignoble caserne qui fut depuis heureusement détruite pour faire place au quartier de la Défense; j'y ai découvert les chiottes les plus abominables du monde, au point que des monceaux de merde les rendaient inapprochables : bel emblème de l'armée.

Après la remise des paquetages (nos vêtements civils étaient renvoyés à notre adresse, car nous étions censés ne plus quitter l'uniforme, même lors d'une permission) il ne nous resta plus qu'à attendre, assis par terre, qu'on vienne nous chercher. Enfin des gradés de différentes armes se présentèrent, et oncques fils d'archevêque ne tomba de plus haut que moi, quand je fus appelé par un « béret rouge ». J'ai toujours pensé que j'étais fiché comme militant du syndicat étudiant, ce qui avait rendu inutile l'intervention du colonel Hast², mais il se peut qu'un secrétaire ait simplement interverti deux dossiers pour rendre service à quelque autre comme me l'a fait remarquer une vieille amie, née dans le sérail...

Une heure plus tard, on nous fit monter dans des camions bâchés qui nous conduisirent à la gare de l'Est. Pour la dernière fois, je voyais défiler les rues de Paris. Le voyage de nuit dans de vieux wagons de bois fut long: notre convoi, se glissant en quelque sorte dans les trous du trafic normal, stoppait en pleine campagne, reculait, repartait. J'ai le souvenir d'un petit déjeuner pris dans une gare minuscule, vétuste et désaffectée, et d'une première visite médicale, au cours d'une autre halte. L'aspirant qui m'examina était sympathique et pouvait avoir mon âge. Je lui dis que je ne comprenais pas mon affectation, n'étant pas volontaire,

et ayant toujours été nul en gymnastique. « Oh, vous savez, me dit-il, les critères de l'armée sont bien mystérieux, et n'ont rien à voir avec vos aptitudes ! Mais la carcasse est bonne ! » ajouta-t-il pour me consoler.

Enfin, le 6 novembre nous sommes arrivés à Offenburg, dans le camp où nous devions faire nos classes, c'est-à-dire recevoir une première formation militaire. On nous dit aussitôt qu'il nous était formellement interdit de marcher, il nous faudrait toujours courir, et pour nous donner un avant-goût de ce qui nous attendait, on nous fit préparer notre première revue de détail.

Heureusement j'avais emporté une traduction de l'*Iliade* et y cherchai l'oubli, le soir : « *Briséis aux belles joues* » me fit penser à Sarah, à qui j'adressai la première des lettres quotidiennes qui nous ont aidés à survivre pendant vingt-huit mois. Le lendemain soir, le commandant me fit appeler et me demanda pourquoi je n'avais pas fait la préparation à l'école des officiers de réserve¹. Je lui expliquai patiemment que j'étais opposé à la guerre d'Algérie, que je ne refusais pas de servir parce qu'il fallait maintenir l'ordre en attendant que les politiques se soient rendus à l'évidence, mais que je n'étais volontaire pour rien. Haussant les épaules, il m'inscrivit d'office à cette formation, disant que j'y serais mieux à ma place. Le lendemain, avec quelques camarades, dont Marcel Sebban, on nous mit dans le train pour Horb, où nous devions suivre ce stage.

Horb

J'ai un souvenir précis du voyage en train que je fis avec quelques camarades, parce que pour la première fois nous nous retrouvions au milieu de civils (ces trois jours nous avaient paru trois siècles) et parce que, sans pouvoir imaginer ce qui nous attendait, nous ne nous tenions pas de joie d'échapper à l'enfer d'Offenburg.

À notre arrivée dans une petite gare, un camion nous conduisit à

travers des forêts superbes jusqu'à un plateau où se dressait la bâtisse massive de notre nouvelle caserne. On nous désigna notre chambrée, qui contenait sept ou huit lits superposés.

Camarades de chambrée

Bientôt je fis connaissance de mes nouveaux camarades. Je me souviens en particulier de deux Alsaciens. Le grand et gros Lamy, un instituteur, se demandait ce qu'il faisait là :

« Tire que che pourrais être chez moi à faire tes cosses ! gémissait-il un jour.

- Tu es si pressé d'avoir des gosses ? lui demandai-je
- C'est pas pour les cosses, c'est pour le cheste!»

Le doux Offerlé était un grand garçon blond et mince qui attendait avec une résignation toute chrétienne d'être libéré pour rejoindre le grand séminaire et entrer dans les ordres ; il supportait avec bonne humeur nos taquineries, qui n'étaient pas méchantes. Il y avait aussi un grand et laid antisémite, que nous condamnâmes au silence. C'était le seul d'entre nous avec le pauvre Varsay² à préparer sérieusement les E.O.R.¹, et ce fut le seul, je crois, à y être admis.

Varsay² était un bon camarade. Il appartenait à la grande bourgeoisie de Bordeaux, et distinguait soigneusement ce qu'il était permis de faire avec une prostituée de ce qu'on pouvait s'accorder avec sa femme, qu'il fallait avant tout respecter. Je lui fis observer que l'épouse d'un mari si respectueux serait sans doute fort tentée de satisfaire sa libido dans les bras d'un amant sans préjugés, mais il n'en avait cure.

Il portait d'invraisemblables dessous (nul ne voulait des caleçons et maillots de corps du paquetage, qui étaient piqués des mouches et dataient pour le moins de la guerre de 14) et fut surpris dans une posture non équivoque avec un autre troufion, à la fin de notre séjour, alors que s'apprêtant à partir aux E.O.R.¹, il venait de

changer de chambrée. Le bruit s'en répandit aussitôt, et je revois encore la scène quand, descendant en rang le grand escalier, on aperçut sur le palier, à l'étage en-dessous les deux partenaires qui sortaient d'un couloir; des huées immenses les saluèrent, et je ne les revis plus jamais. L'homosexualité³ n'était pas plus tolérée par la troupe que par la hiérarchie militaire : c'était un cas de réforme, en ce temps-là.

Bien des années plus tard, j'ai cru reconnaître le partenaire de Varsay², gros homme assez négligé, à la cellule informatique du Ministère de l'Éducation nationale, mais je n'ai bien entendu fait aucune allusion à notre possible rencontre en Forêt-Noire...

Une formation décontractée

Mais ce qui m'a laissé le plus vif souvenir est notre ébahissement à notre arrivée devant le joyeux désordre qui présidait à la vie quotidienne dans notre nouveau cantonnement. Les rassemblements se faisaient sans hâte, et les officiers attendaient patiemment les retardataires. On ne se gênait guère pour bavarder dans les rangs, et les sinistres chants S.S.⁵ qu'affectionnaient les paras et que nous avions commencé à apprendre étaient remplacés par des marches de colonies de vacances, rien moins que martiales!

Je supportais bien les longues marches de vingt et quarante kilomètres, esquivais de mon mieux les autres exercices physiques et goûtais les paysages de la Forêt-Noire, où l'apparition de nains et de fées ne m'aurait pas surpris. Je commençai à monter la garde, par des nuits où le thermomètre descendait à -20° centigrades sans qu'on en souffrît, dans cet air sec et dans nos chauds équipements. La nourriture était ignoble, à en croire tous mes camarades, mais j'avais trop d'appétit pour m'en formaliser. Un jour, exceptionnellement, du riz au curry nous parut à tous délicieux. Le niveau de l'énorme marmite dans laquelle il était

servi ayant beaucoup baissé, un camarade prit entre ses doigts quelque chose de noir que la louche avait dégagé, et tira par la queue un superbe rat!

Fidèle à mes engagements, je m'arrangeai pour échouer piteusement à toutes les épreuves, à l'exception du permis de conduire poids lourds que j'obtins le 6 janvier dans des conditions pittoresques après un premier échec à la conduite! Faute d'essence, le camion était poussé par des camarades, ce qui ne m'empêcha pas de mordre sur un talus, dans une descente. Sur ce, je fus renvoyé dans mon corps d'origine. Pour fêter notre dispersion, je me laissai entraîner par quelques copains à poser une première et dernière permission de douze heures afin de prendre à Horb un bon repas dans une *Gasthaus*. Comme mes camarades avaient terminé leurs classes à Offenburg et obtenu le brevet de parachutistes à Pau, je les retrouvai dans une autre caserne *made in Germany*, à Kehl.

Kehl: le quartier Bertin Camaraderie

L'endroit n'était pas désagréable. La caserne proprement dite était un bâtiment de quatre étages situé en bordure d'une route de banlieue, que sa longueur faisait paraître plat. Une grande cour plus longue que large la séparait des garages et des magasins situés à l'arrière, et un petit bosquet la bordait sur la droite.

Ce qui nous frappa le plus à notre arrivée fut le changement subit de milieu social. Nous attendions en rangs, dans la cour, l'heure du dîner, et des camarades impatients se renvoyaient un message publicitaire sur le ton niais de la radio : « Cô, cô, cô, Roycô!» ce que les autres trouvaient follement drôle. Dans les chambrées, on consommait quantité de « bouquins », de ces mièvres romansphotos que je croyais réservés aux midinettes. Mais l'ambiance était bonne, il existait entre nous beaucoup de solidarité et de

complicité, et mon titre de prof étonnait et impressionnait.

L'armée française, installée dans des locaux allemands tout à fait luxueux selon ses normes, ne disposait pas encore de machines à éplucher. On nous rassemblait le soir dans la cour et on apportait des sacs de pommes de terre, pour la corvée de « pluche ». Dressés à faire notre lit « au carré », nous nous passions le mot : « Faites les pluches au carré ! », ce qui ne demandait que six coups de couteaux. Les petits chefs se fâchaient, mais le moyen de punir toute une caserne ?

Les militaires ne pouvant s'admettre battus, il me fallut suivre le peloton, formation, qui ouvrait les riches perspectives du grade de brigadier (ou caporal, selon l'arme). Ne pouvant y échapper, j'ai fait en sorte d'être déclaré inapte au commandement. De ces quelques semaines, il ne me reste que le souvenir d'une chute assez spectaculaire que je fis sans dommage d'une hauteur de deux ou trois mètres, que j'évaluai sur le moment à dix, et surtout celui, très vif, des petits chefs.

Petits chefs

C'est parmi les gradés de rang inférieur – sergents et sergentschefs, maréchaux des logis et maréchaux des logis-chefs, ceux que nous appelions « les rempilés » – que j'ai rencontré les seuls hommes qui m'aient inspiré une véritable haine. Les paroles de la vieille chanson :

> « La revanche que nous prendrons, Si jamais en guerre nous allons, Ah! si jamais nous partons en campagne, Les grands coups de fusil Paieront les coups de ca-a-nne!»

illustrent assez bien nos rapports.

Ces médiocres étaient avant la lettre des « beaufs⁴ », racistes, machistes, et qui trouvaient dans leur petit commandement

l'occasion d'humilier tous ceux qui valaient mieux qu'eux. N'ayant à s'occuper que de petites tâches taillées à leur mesure, ils ne pouvaient exprimer leur mépris que dans des occasions si mesquines que les rapporter après coup, hors du contexte très particulier où ils opéraient, n'expliquera sans doute pas, à qui ne les a pas connus, la violence du ressentiment qu'ils suscitaient. Je n'en citerai ici qu'un exemple.

Lors de mon premier exercice de tir, quand le « margis » qui nous commandait me remit les munitions, je lui dis machinalement merci et il me lança : « Je ne te donne pas des bonbons, connard ! » L'instant d'après, il me sauva la vie : je me trouvais à l'extrémité du peloton, à côté de lui, et il tenait la liste des ses hommes à la main. Au moment où il nous donnait l'ordre de tirer, une bourrasque lui arracha la feuille qui me passa devant le nez et, avec une parfaite inconscience, je me précipitais déjà pour la rattraper devant les canons des P.M. que mes camarades déchargeaient en rafale quand il me rattrapa de justesse par le bras. J'aurais dû lui en savoir gré, mais il était si insultant que je le gardai sur ma liste noire.

De tels épisodes, isolés, ne m'auraient guère touché, mais ils se sont produits dans un climat de brimades sans fin : pompes⁶, tâches idiotes, exercices à la prussienne destinés à former non pas des citoyens aptes à combattre mais des automates capables d'exécuter sans réflexion n'importe quel ordre, punitions sans motifs... Souvent je rêvais, avec beaucoup de mes camarades, au moment où je retrouverais l'un de ces tyranneaux au bout de mon fusil, me promettant bien de ne pas le manquer si une bonne occasion se présentait en Algérie. Mais la Méditerranée franchie, ils se mirent à jouer les bons copains, et quémandèrent notre affection. Du coup, nos desseins meurtriers se dissipèrent comme de mauvais songes, et nous avons eu le plaisir de pouvoir leur

manifester autant de mépris qu'ils nous en avaient témoigné. Aujourd'hui, je suis incapable de retrouver un seul de leurs noms : c'est la seule forme de pardon qu'ils méritent.

L'adjudant-Chef Hébras et son service

Déclaré inapte à tout commandement, j'eus alors la chance d'être placé au service du matériel, sous les ordres du brave adjudant-chef Hébras. C'était un petit homme rond, trapu et jovial, de moins de trente-cinq ans, car un sous-officier pouvait, à cet âge et ses campagnes comptant double, faire valoir ses droits à la retraite. Il appartenait à cette catégorie de militaires que j'appris à estimer.

Engagé dans la Résistance dès le début de l'Occupation, il s'était retrouvé en 1945 sans métier mais avec une ancienneté déjà appréciable dans l'armée, et y resta sans autre vocation. Il avait fait la campagne d'Indochine, avait tâté de l'Afrique, et devait rejoindre l'Algérie peu après mon arrivée à Blida, mais dans une unité cantonnée plus près de la côte. Lui-même aimait à dire qu'il n'était, comme nous, qu'un civil déguisé en soldat, bien qu'il eût à la longue pris quelques traits de son état, notamment un certain cynisme : quand je lui parlais des progrès de la science et de ce qu'on pouvait en espérer, il ne manquait pas de me montrer quel parti les militaires sauraient en tirer.

À part cela, bonhomme avec ses subordonnés, et assez naïf pour croire qu'étant « professeur de Lettres », je devais naturellement finir ma carrière à l'Académie française. Cette haute opinion se trouva confirmée par des vers de mirliton que m'inspira le défilé du 14 juillet à Strasbourg, auquel j'avais participé à mon corps défendant. Peu doué pour marcher au pas, j'avais fait dérailler tout notre détachement. Cette œuvre malheureusement perdue se présentait comme une *Ode au Service du Matériel*, qu'il commandait, et tournait sournoisement en dérision les paras, attribuant leur

réputation à notre glorieux Service. Je n'ai gardé en mémoire que deux octosyllabes :

« Car ce n'est pas de leurs exploits Ni de leur pas mal cadencé »

qu'ils tiraient leur prestige, mais des beaux uniformes que nous leur fournissions! Plein d'admiration, il fit circuler ce chefd'œuvre parmi ses collègues et ses supérieurs. Seul le commandant y vit peut-être malice, mais il s'en foutait comme du reste: ses officiers, ayant remarqué qu'il signait tout les yeux fermés, lui avaient fait parapher, un jour, un texte qui lui donnait le choix entre sa condamnation à mort et une tournée générale! Il s'arrangeait pour donner à ses deux secrétaires, sans les décompter, quarante-huit heures de permission chaque weekend. Si je me rappelle fort bien la longue traversée du pont de Kehl, je n'ai plus aucun souvenir de la manière dont j'allais, plus tard, de la caserne de Metz à la gare, comme si le trajet s'était fait sur un tapis volant. Mon adjudant-chef était aussi capable de beaucoup de délicatesse et, à Kehl, m'emmenait chaque samedi, de grand matin, dans le petit bois qui jouxtait la caserne pour cueillir des violettes à l'intention de Sarah. Je lui appris que son nom avait probablement désigné, à l'origine, un ancêtre juif, et il s'en montra très fier. J'espère que sa carrière s'est bien terminée, et que sa retraite a été longue et heureuse et, pourquoi pas, se poursuit encore au moment où j'écris.

L'autre secrétaire du brave Hébras, le brigadier Marteau, était un employé modèle et un excellent camarade, qui fit de son mieux, mais en vain, pour m'initier aux arcanes de la comptabilité militaire. Marteau, qui travaillait dans le civil au Gaz de France, était un blondinet au visage poupin, un peu plus petit que moi. Cet excellent camarade faisait preuve à mon égard d'une gentillesse et d'une patience inépuisables.

C'était un garçon prévoyant : il m'apprit que les sauts étaient comptabilisés aussi bien au Gaz de France que chez les fonctionnaires, et entraient dans le calcul de la retraite, aussi en faisait-il beaucoup, et j'espère qu'il a pu profiter de ces bonifications.

Il était aussi très débrouillard: quand ma belle-sœur voulut acheter un magnétophone, elle me demanda si je ne pourrais pas lui en procurer un en Allemagne, où ces machines, alors assez imposantes et très coûteuses, étaient meilleur marché, à condition de leur faire franchir la frontière sans les déclarer. Ce fut l'obligeant Marteau qui se chargea de l'achat et du passage en fraude.

Pourtant, nous étions beaucoup trop différents pour devenir de vrais amis. Plus ancien que moi, il partit le premier pour l'Algérie et nous n'avons même pas songé à nous écrire : je n'en ai eu de nouvelles qu'une fois, quand j'y fus à mon tour, par Hébras qui le revoyait.

Il partit de Metz en me confiant le bureau avec une inquiétude bien justifiée. J'avais parfaitement intériorisé un précepte militaire : « Cherchez pas à comprendre !», et passai un jour une commande de 250 jumelles, sur les indications de mon chef. Son homologue du magasin central de Metz fut ébahi : « Mais qu'est-ce qu'Hébras veut donc faire de tout ça ? J'en ai beaucoup moins en magasin ! ». Renseignement pris, il s'avéra que j'avais puisé mes références dans le chapitre Optique, alors qu'il s'agissait de poulies pour le largage. Animé d'un tel zèle, je laissai l'héritage de Marteau dans un désordre inouï, sans qu'Hébras ni apparemment personne ne l'ait soupçonné. Comment s'en étonner, quand on voit encore mettre au jour, chaque année, des stocks de bombes oubliés par l'armée française entre 1914 et 1918 ?

Le régime de ce bureau était donc fort doux, mais je dépendais

encore parfois de petits chefs. Un jour, Hébras ayant à faire avec le commandant aux environs de Kehl, partit avec Marteau en me laissant la consigne formelle de venir les rechercher à une heure précise. La mise à notre disposition d'une jeep et de son chauffeur pour une mission quelconque passait par un maréchal des logischef, à qui devait être adressée la demande. Je me présentai donc à son bureau, et il m'envoya sur les roses, disant qu'il avait autre chose à foutre. Trente minutes avant l'heure prévue pour mon départ, je me présentai à nouveau et fus invité à aller au diable. Je revins donc à la charge vingt minutes plus tard, excédé, lui disant qu'il aurait à s'en expliquer avec mon chef de service. Du coup, il éclata : « Mais enfin, pour qui vous prenez-vous ? » Il était, bien sûr, obligé de transmettre l'ordre, mais tenait à faire sentir son importance.

Au réveil, quand retentissait une voix sépulcrale : « Debout, debout ! Dans cinq minutes les portes du réfectoire seront fermées !» je me répétais que cela ne pouvait pas durer encore deux ans. Il me paraissait impossible que quelque événement imprévisible ne mît fin à ce mauvais rêve! Le seul changement qui se produisit, pour des raisons mystérieuses, fut notre transfert à Metz au début de l'été.

Metz: le quartier Raffenel

Ombre et soleil

J'avais complètement oublié le nom des « quartiers » où nous fûmes logés à Kehl puis à la lisière de Metz (à Montigny-les-Metz). Je n'en ai aucune trace matérielle et n'ai retrouvé ces noms que grâce à Internet, mais la photo d'une caserne désaffectée et en partie rasée que j'y ai empruntée en donne une très bonne idée.

Il y avait là, derrière des grilles où veillait une sentinelle sans munitions, un gros bâtiment de pierre de taille noirci par les ans, où étaient installés, entre autres, les réfectoires et, au sous-sol, la

prison où je devais être hébergé plus tard. Ce bâtiment était flanqué, à droite, d'une construction massive où se trouvaient nos chambrées (aux étages) et tous les bureaux et magasins de la C.L.A. Un bâtiment symétrique lui faisait face, réservé je crois à l'État-major de la place ; je n'y fis qu'une incursion, Hébras s'étant mis en tête de présenter ma candidature à un recrutement de la police militaire, mais on me préféra naturellement un camarade qui portait l'uniforme avec plus de conviction que moi.

À Metz, je n'ai guère éprouvé que l'ennui de la vie de garnison. L'instruction était depuis longtemps terminée, seules quelques revues de détail venaient varier notre ordinaire : on déplaçait la poussière, on faisait briller les vitres avec du papier journal. Le reste du temps, je bouquinais dans mon bureau où, depuis le départ de Marteau, tout allait à vau-l'eau.

Heureusement, j'avais de bons camarades, pour qui tout était prétexte à rire, comme la tâche qui échut au pauvre Sebban, que je trouvai mélancoliquement appuyé au mur des chiottes : son envoyé compter la fréquence moyenne déclenchement automatique des chasses d'eau, et il y avait passé l'après-midi! L'observation des mœurs militaires ne manquait pas non plus de piquant. Ce n'étaient que mesquines intrigues de palais de petits fonctionnaires mus par la jalousie et des ambitions minuscules, et confidences naïves. Un maréchal des logis rempilé, grand bellâtre point trop déplaisant, du nom de Daulais², vint un jour à notre bureau expliquer à Hébras qu'il se mariait avec une fille très riche, et conclut triomphalement : « Demain, je baise gratis!» Ce devait être la première fois! Les officiers et sousofficiers de carrière, généralement mariés, étaient logés en ville, dans des immeubles de l'État, et cette promiscuité était source de rivalités et de ragots. C'est ainsi qu'il était de notoriété publique que tel officier, à Blida, « criait comme une femme en faisant

l'amour »! Mais mon chef continuait à m'assurer des permissions fréquentes, qui étaient devenues mon seul horizon. Je lui dois doublement la permission de quinze jours que j'ai passée dans le Midi, en août, avec ma femme.

La taule : première expérience

À la veille de partir, ayant fait une course pour lui à Metz, je faisais du lèche-vitrine sur l'artère principale quand on me posa la main sur l'épaule. C'était une patrouille qui roulait en jeep au milieu de l'avenue, et que je n'avais pas saluée, ne l'ayant pas vue. Cela me valut mes quinze premiers jours de taule, qu'il eut la bonté de faire reporter à mon retour, où je passai brusquement du soleil à l'ombre.

Les prisons militaires étaient parfaitement moyenâgeuses, et j'étonnai beaucoup mes touristes américains, lorsque plus tard je fis le métier de guide, en visitant un antique cachot du vieil Annecy, espèce de cave humide garnie de bat-flanc, quand je leur dis que j'en avais habité un tout semblable. Il y faisait à la vérité fort sombre et le couchage, en dépit de la couverture réglementaire, y était fort dur, mais nos gardiens, des camarades, étaient très bienveillants, on y fumait beaucoup, et il y régnait une atmosphère des plus conviviales.

Ceux dont je partageais la vie étaient « ... pour la plupart des braves types et sûrement capables de faire des héros de boucherie. » pour reprendre le mot de Queneau dans Odile. Dans l'obscur cachot de la caserne de Metz, je me liai d'amitié avec Gaverot², un étrange garçon, trapu, à tête de bulldog, et nous eûmes de longues discussions sur ses problèmes religieux : de père catholique et de mère protestante, à moins que ce ne fût le contraire, il se posait alors beaucoup de questions. Nous sommes restés de grands amis en Algérie. Puis il se porta volontaire pour le D.L.A. 3 ; un camarade de passage à Blida, à qui nous demandions des nouvelles de nos

amis, me dit avec mépris : « Ton copain ? Il se charge d'égorger les blessés ! » et je le perdis de vue⁷.

À quelques jours de Noël, on nous annonça notre départ pour l'Algérie, et il fallut faire nos adieux. Nous étions affectés à Blida.

Erratum.

J'aurais pu réécrire complètement ce qui précède à la suite de nouvelles informations. Je crois plus honnête de le corriger.

J'ai eu la chance et le bonheur de retrouver mon ami Gaverot en 2015. Il avait lu ce livre, et ne s'était même pas reconnu sous le nom dont je l'avais affublé, tant mon souvenir était éloigné de ce qu'il est. À ma grande surprise, il m'a appris que nous ne nous sommes pas quittés, de Mazas à son départ de Blida pour le Sahara... sauf pendant mon séjour à Metz, où il fut affecté à Pau, si bien que je l'ai toujours confondu avec quelque autre camarade : il n'a rien de commun avec mon compagnon de taule! Je l'ai interrogé au sujet des blessés qu'il aurait achevés, il oppose un démenti formel à cette accusation, et j'ai tout lieu de le croire. Les propos tenus par le petit chef sont à replacer dans le contexte des mois qui ont suivi le putsch : les blessures (morales) des putschistes n'étaient pas refermées, et je n'aurais pas dû attacher d'importance à une affirmation inspirée par la haine et le probable désir de m'humilier. Je demande bien humblement pardon à Gaverot, qui est le plus doux des hommes, d'avoir pu douter de lui sur une base si fragile.

Le Témoin gaulois - Guerre d'Algérie

GUERRE D'ALGÉRIE

« J'avais figuré dans une de ces colonnes qui poursuivaient, langue pendante, l'œuvre ébauchée par Charles Martel et le Cid Campeador »

Raymond Queneau (Odile)

Les Français et la guerre d'Algérie De l'indifférence...

Depuis l'indépendance de l'Algérie et jusqu'au moment où j'écris, les médias, en particulier le cinéma, ont donné de l'attitude des Français pendant cette guerre une image fortement influencée par celle que les Américains ont retenue de leur guerre du Viêt-Nam. Mais le contexte était bien différent : en ce temps-là, les U.S.A. se souvenaient encore d'avoir arraché leur indépendance à une métropole européenne, et étaient foncièrement anti-colonialistes. Leur refus de cette aventure, marqué par de nombreuses désertions ou insoumissions, résultait de leur histoire.

Vue de France, l'Algérie était française depuis 1830 et devait le rester pour une bonne partie de l'opinion, et la plupart des jeunes appelés ont d'abord accepté sans trop d'états d'âme de participer à ce qu'on leur présentait comme une « *opération de police* ».

...à l'opposition

Il y eut bien sûr des manifestations le 11 septembre 1955, quand on fit appel pour la première fois à 70.000 hommes du contingent, puis encore dans les jours qui suivirent le 11 avril 1956, quand Mollet a rappelé des soldats qui avaient déjà accompli leur service militaire, pour porter à 400.000 hommes les effectifs des troupes stationnées en Algérie. Mais ces manifestations n'ont eu qu'une ampleur limitée, et n'ont même pas freiné la répression. Pourtant, il existait une opposition suffisante à cette politique, animée par des chrétiens de gauche, des progressistes et le P.C.F. pour que dès janvier 1956 une majorité de gauche ait été portée au pouvoir, avec pour chef Mendès France et pour mission de faire la paix. On sait comment Guy Mollet rafla la mise et céda à l'émeute des pieds noirs d'Alger le 6 février 1956, lendemain de son investiture, déclarant bravement : « La France est en Algérie, et y restera! ». On a beaucoup

reproché ces derniers temps au P.C.F. d'avoir voté les pouvoirs spéciaux. Le chauvinisme était certainement aussi bien représenté dans ses rangs que dans ceux de la S.F.I.O. mais dès le 10 avril, les communistes devaient protester contre le rappel du contingent. Ce vote, que nous désapprouvions, reflétait pourtant nos contradictions : nous voulions à la fois protéger nos compatriotes négociations entreprendre des indépendantistes; l'erreur du P.C.F. fut de sous-estimer la duplicité et la lâcheté de Guy Mollet le bien nommé dont ils n'ont pourtant cessé de combattre l'action. Dès le 27 avril 1956, le bureau politique déclare : « ce n'est pas pour une telle politique que les communistes ont accordé leurs voix au gouvernement » et Thorez s'écriait au XIVème Congrès du P.C.F.: « Insensés les hommes qui ne veulent pas voir le mouvement prodigieux entraînant à travers le monde tous les peuples coloniaux à l'indépendance! Deux fois insensés ceux qui croient possible de maintenir l'Algérie sous le joug du colonialisme entre la Tunisie et le Maroc ayant conquis leur liberté!» (Le Havre, 18 juillet 1956).

Cependant l'impopularité de cette guerre qui s'éternisait augmentait en métropole, et les hommes du contingent ne rêvaient que de rentrer chez eux. Mais les désertions étaient très exceptionnelles. Il y eut « l'appel des 121 » intellectuels et artistes qui prônaient le soutien du F.L.N., et des « porteurs de valises » qui se chargeaient d'alimenter ses caisses en transportant l'argent qu'il prélevait sur les travailleurs algériens en France ou leur extorquait; mais ils ne furent qu'une poignée et je ne connais qu'une personne qui se soit prêtée à ce genre d'action. À vrai dire, même si l'on adhérait à sa cause, il n'était pas possible d'approuver les méthodes du F.L.N.: attentats aveugles contre les civils et mutilations atroces des soldats qui tombaient entre ses mains ou de ses adversaires politiques. Pour l'essentiel, l'opposition s'est exprimée en métropole par des manifestations

et par la lutte politique. Arrivés en Algérie, les jeunes de gauche « fermaient leur gueule » et s'en tenaient à un service minimal, sauf les communistes qui, lorsqu'ils n'étaient pas repérés par la hiérarchie, avaient pour consigne de prendre du galon. Les officiers, en sortant de l'obéissance lors du putsch du 22 avril, ont délié les langues et découvert l'ampleur du refus que nous opposions à notre dernière guerre coloniale.

Le hasard a voulu que le 18 janvier 2003, nous assistions à une interview de Françoise Giroud, dont nous avons appris le décès aux informations de treize heures. Cette grande dame, qui fut avec quelques journalistes de sa trempe à *l'Express* et à *L'Observateur*, de ceux qui exprimèrent le mieux nos opinions, a eu une belle mort : elle était en possession de tous ses moyens intellectuels, à quatre-vingt-six ans, et a fait une chute dans l'escalier de la Comédie-Française.

Guy Mollet (1905-1975) et Mendès-France (1907-1982)

Ces deux hommes apparemment si proches sur l'échiquier politique et si opposés par leur tempérament, leurs aspirations et leurs analyses incarnent parfaitement les vices et les vertus de la IVème République qui leur confia un temps la direction des affaires en les portant à la présidence du Conseil.

Un mot est peut-être nécessaire à propos du premier, minable politicien tombé dans les poubelles de l'histoire. Socialiste, Guy Mollet accepta en 1956 que le président Coty confisque à son profit la victoire de la gauche, qui aurait dû porter Pierre Mendès-France au pouvoir. Son gouvernement couvrit et encouragea la torture en Algérie, s'efforçant de la dissimuler par la censure : les journaux paraissaient alors avec de grandes plages blanches. Il avait compris qu'il fallait négocier, mais céda honteusement, au cours d'une visite à Alger, devant une émeute des pieds noirs. Comme l'un de mes vieux collègue, j'aimerais, si

je passais par Arras, aller pisser sur sa tombe.

Pierre Mendès France aura été le seul homme d'État français, avec de Gaulle et Michel Rocard, qui soit apparu sur la scène politique depuis ma naissance. Son gouvernement (1954-1955) a mis fin à la guerre d'Indochine et commencé la décolonisation de la Tunisie. Puis des nains l'ont paralysé.

Récemment, son fils, qui paraissait lui-même surpris de ce qu'il découvrait en parlant, disait que ce leader n'avait en politique qu'un tout petit nombre d'idées simples. Du moins s'y tenait-il, traçant droit son sillon et laissant sa marque. C'est toute la différence avec tant de dirigeants lâches ou malhonnêtes dont la longue et coûteuse carrière n'aura servi qu'à eux-mêmes et à leur coterie.

De Gaulle (1890-1970)

« Pauvre homme, sais-tu bien que mon nom effroyable

Met le Grand Turc en fuite et fait trembler le diable ?»

(Matamore, dans L'Illusion comique de Corneille)

Je n'ai jamais été attiré par de Gaulle, esprit chimérique, espèce de matamore aux semelles de plomb et aux discours de vent. J'en excepte bien sûr celui du 18 juin 1940 où il prit de grands risques au nom d'un idéal, et son appel au contingent lors du putsch de 1961. Je dois aussi reconnaître qu'il avait le sens de la formule. Le fameux « Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé, mais Paris libéré! » n'était pas une citation de Jules Michelet, même si je me suis fait bêtement l'écho d'une rumeur sans fondement! Je crois avoir trouvé la source de cette légende dans un article assez confus publié sur Internet, et qui relevait à juste titre l'influence de Michelet sur de Gaulle qui fut en effet, avec bien du retard, le dernier de nos romantiques. Pour ma part, je n'ai trouvé nulle trace de cette phrase dans tout l'œuvre de l'historien.

Contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, quand il fut

porté au pouvoir par le putsch de 1958, le « Je vous ai compris ! » lancé d'Alger n'était le fruit ni d'un malentendu, ni de la duplicité. De Gaulle était assez vaniteux pour se persuader, alors, qu'il saurait conserver l'Algérie française, et ne finit par accepter l'idée de son indépendance qu'après avoir tout essayé en vain, non sans abandonner cyniquement à leur sort les harkis, ces malheureux supplétifs qui s'étaient trompés de camp. En somme, il n'a fait que retarder l'inévitable solution. Mais on ne peut lui dénier la principale vertu d'un homme d'État, si rare en France : le courage politique. Il en a fait preuve dans la défaite de 1940 et, comme je m'y attendais, lors du putsch du 22 avril 1961.

De C.L.A. en G.L.A.

Les trois C.L.A. (Compagnies de Livraison par Air), qui furent rebaptisées G.L.A. (Groupes), appartenaient au train aéroporté et comptaient chacune entre 250 et 320 hommes.

À l'entraînement normal des paras, qui se déroulait après les classes, à Pau, s'ajoutait une formation technique pointue pour tous les hommes chargés des opérations de largage. C'était un spectacle étonnant de les voir s'affairer, sans aucune protection, autour des plates-formes ou des véhicules qu'ils poussaient dans le vide, par l'ouverture béante pratiquée à l'arrière de l'avion.

Mais en Algérie, la tâche principale était bien sûr le « maintien de l'ordre » : crapahuter dans le djebel proche, fouiller des mechtas, patrouiller de jour et de nuit à Blida, fouiller des civils et, sur la fin, disperser des manifestations.

Blida

« Partir, c'est mourir un peu, À la guerre, à la guerre, C'est un drôle de petit jeu, Qui n'plaît guère aux amoureux!» (Chanson)

Le voyage fut assez rapide. Une nuit passée à Marseille me permit

d'envoyer à Sarah un fichu de soie où était imprimé un pont du peintre Buffet et de manger une très bonne bouillabaisse dans l'un de ces nombreux restaurants qui n'avaient jamais connu pareille fête, et où l'on devait être partisan à tous crins de l'Algérie française, si profitable pour le petit commerce !

L'arrivée à Alger, au petit matin, était un spectacle superbe, mais nous n'étions pas venus en touristes : immédiatement embarqués sur des camions, nous avons traversé la capitale, la plaine opulente de la Mitidja et la petite ville de Blida sans les voir, pour débarquer à la D.L.A.4, un vaste camp protégé par notre patron Saint Michel dont une statue très stylisée qui faisait la joie des paras nous accueillit.

C'était, au sud de la ville et non loin du terrain d'aviation militaire, un important complexe de grands bâtiments (réfectoire, magasin des parachutes), d'ateliers et de garages, avec de petites baraques de ciment couvertes de tôle pour abriter la troupe, en particulier les G.L.A. 2 et 3, et les stagiaires qui venaient préparer et passer le brevet de parachutiste. Notre unité disposait de trois ou quatre baraques pour les hommes, d'une autre pour le foyer, d'une autre pour le magasin d'armes, et de deux encore pour l'administration où, fort de ma qualification, je poursuivis mes exploits au service du matériel. Le tout s'ordonnait autour de notre place d'armes et serait un jour ombragé d'arbres qui, pour lors, étaient fort jeunes. Les baraques comportaient deux chambres pour les maréchaux des logis, tout le reste étant occupé par des lits superposés et les armoires. Elles étaient bien conçues, et je n'ai pas le souvenir d'y avoir souffert excessivement de la chaleur ou du froid. J'appris à laver mon linge de corps dans mon casque lourd, où nous faisions chauffer l'eau au moyen d'une résistance électrique qui servait aussi à faire du café et que nous appelions poétiquement une « bite chauffante ». En somme, rien ne manquait au confort

des « petits soldats parfumés de l'armée française », comme disait Nasser lors de l'absurde expédition franco-anglaise de 1956 qui lui infligea une sévère défaite militaire transformée en victoire politique par la prévisible intervention soviéto-américaine, formule reprise par la propagande du F.L.N., ou vice-versa, et mes camarades, qui étaient pour la plupart des ouvriers ou des mineurs du Nord y trouvaient des conditions de vie qui valaient bien celles de l'usine, de la mine et des corons, d'autant que la discipline, qui restait rigoureuse, s'était assouplie : nous étions en guerre, et la hiérarchie tenant à se concilier la troupe, les petites vexations n'étaient plus de mise. Je fus quelque temps sous les ordres d'un de mes anciens élèves de Bessières, le sympathique brigadier Dubos, qui distribuait chaque matin les corvées, et me dit un jour : « Mon pauvre prof, je suis désolé, mais tu es de corvée de chiottes! » l'avais rencontré, dans les premiers jours de mon service, un autre garçon qui était fiancé à l'une de mes plus jolies élèves. Je lui demandai de me faire savoir ce qu'elle avait pensé de mon travail. Elle me fit dire que mes cours étaient intéressants, mais qu'elle me reprochait de n'avoir jamais rien dit de ce que je pensais sur aucun sujet. Je tins par la suite le plus grand compte de cette critique.

À notre arrivée, nous avions eu droit à un entraînement équivalant à de nouvelles classes : gymnastique, close-combat, parcours du combattant, maniement d'armes et exercices de tir. Nos armes ordinaires étaient le fusil MAS 36 (Manufacture de Saint-Étienne 1936), des carabines modèle U.S. M1 et le Pistolet-mitrailleur (P.M.) MAT 49 (Manufacture de Tulle, modèle 1949), une arme légère que les civils nomment « mitraillette », à ne pas confondre, comme le font les journalistes, avec le fusil-mitrailleur (F.M.) qui exige plusieurs servants. Le MAT49 était une arme rustique mais fiable et efficace. Moins d'un an auparavant, j'avais

fait, à Horb, le désespoir d'un instructeur qui nous faisait la théorie du MAT 49 et à qui je rendis le mien en morceaux en lui disant : « Désolé, mais je n'arrive pas à remonter votre arbalète, il m'en reste toujours une pièce ! » Cette fois, je pris ces exercices très au sérieux, ma vie pouvant en dépendre. Mais si je me sentais en sécurité avec un P.M., je faisais de médiocres scores au fusil et à la carabine et n'ai jamais touché une cible avec un pistolet, arme d'ailleurs réservée aux officiers. S'y ajoutait une mise en condition psychologique : exposés des officiers, photos de soldats horriblement mutilés par le F.L.N., d'une précision chirurgicale, et même un film grotesque qui montrait des combats corps à corps. Le petit génie qui l'avait réalisé les avait situés dans une église, sans doute parce que la profanation, dans son esprit (?) devait ajouter à l'horreur, soulignée par les hurlements de rage ou de douleur qui composaient toute la bande son.

Je m'étais fait une règle de mener à l'armée, en dehors de mes permissions, une vie monacale : les distractions de mes camarades ne me tentaient guère, et d'ailleurs je n'avais pas d'argent. Les seules infractions à cette règle furent une représentation mémorable de *Faust* à l'Opéra d'Alger, et une visite – en simple spectateur – d'une belle maison close de Blida, ville où je vis aussi deux films, une comédie américaine et un *Salammbô* non moins américain, où l'on avait substitué, dans le sacrifice à Baal, de jeunes vierges aux enfants, un gâchis qui faisait grogner mon ami Catalan. En somme, je n'ai vu cette cité qu'à l'occasion de nos patrouilles.

Blida s'efforçait de singer les petites préfectures de la métropole, avec sa belle place ombragée de gros arbres, bordée d'arcades et parée d'un kiosque à musique où la fanfare militaire donnait ses concerts le dimanche et son cinéma, mais où les petits cireurs de chaussures mettaient une touche exotique. Derrière cette façade

européenne se cachait le lacis des ruelles arabes, qui ne s'animaient guère que les soirs du Ramadan, à la rupture du jeûne : les volets des boutiques se levaient alors comme par enchantement, et un amoncellement de nourriture était bientôt proposé à la fringale des croyants. La pâtisserie, en particulier, offrait un curieux mélange de gâteaux orientaux et européens, grossières viennoiseries et énormes éclairs. Il y avait aussi quelques H.L.M. où logeaient, je suppose, des petits fonctionnaires qui manifestèrent bruyamment quand le processus de l'indépendance fut déclenché.

Servitudes militaires

Ratissages

Nous faisions constamment de vastes opérations de ratissage dans le djebel, au sud de Blida. Le cérémonial était toujours le même : on embarquait dans des camions qui nous amenaient à pied d'œuvre, au cœur de la montagne, en un endroit probablement choisi en fonction de renseignements. Je n'ai participé qu'à une seule opération héliportée.

Nous étions équipés légèrement de pistolets-mitrailleurs, certains d'une simple carabine, avec des vivres pour deux jours, des pilules de sel pour lutter contre la déshydratation, une gourde d'eau et un flacon d'alcool au goût ignoble. Une équipe radio et un ou deux fusils-mitrailleurs complétaient notre armement. Je prenais soin, avant chaque opération, de laisser des lettres antidatées pour Sarah: un camarade était chargé d'en envoyer une chaque jour pendant mon absence, et bien sûr il n'y était jamais question d'opérations militaires.

Les ratissages, sous la direction du lieutenant Huet, suivaient toujours le même rythme exténuant : on se déployait en ligne pour dévaler une de ces pentes abruptes couvertes de buissons qui constituent le superbe paysage du djebel blidéen, et sitôt

parvenus au thalweg, il fallait remonter à toute vitesse la pente opposée. On ne soufflait que sur les crêtes, notre chef, qui avait connu le Tonkin, craignant toujours de se retrouver encerclé! Cet exercice se faisait toujours dans la bonne humeur; un vieil ami m'a fait remarquer un jour que les Français aimaient la guerre, ce qui n'était pas faux en ce temps-là, quelles que fussent nos opinions sur celle que nous devions mener: c'est que nous étions conditionnés de façon très différente des générations que nous avons éduquées à notre tour.

Opération héliportée

Quand la machine commença à s'élever je me trouvais devant la porte ouverte et fixais l'herbe du pré. Je me dis que si on m'en donnait l'ordre, je pourrais encore sauter sans danger, car nous n'avions pas encore pris de hauteur. À ce moment précis je vis détaler, très bas au-dessous de l'appareil, un poulain semblable à un petit jouet.

Fouille des mechtas

La fouille des mechtas perdues dans le djebel était l'une de nos tâches les plus déplaisantes. Il s'agissait de vérifier que les paysans ne cachaient ni armes ni fellagas. On surprenait les gens pendant leur sommeil, on les faisait lever et aligner dehors sans douceur, et on fouillait les hommes au corps, pendant qu'une partie de la troupe sondait à coups de baïonnettes les pauvres hardes restées dans les maisons. L'humiliation des vieillards, qui exhibaient quelquefois leurs médailles militaires, faisait surtout peine à voir. Nous ne trouvâmes jamais rien, et je ne fus jamais témoin de violences excédant ce que je viens de décrire, mais de nombreux témoignages rapportent des viols, des incendies, des pillages et des meurtres. D'ailleurs, l'achèvement du regroupement de la population du djebel dans des camps proches des villes mit bientôt fin à ce genre d'opérations.

Harkis

« Le sang sèche vite » (De Gaulle)

Les harkis, miliciens supplétifs recrutés par le gouvernement français, nous accompagnaient souvent dans nos battues.

Nous ne leur parlions guère. Leurs motivations étaient sans doute très diverses, de la gamelle à l'engagement authentique pour la France, en passant par la vengeance personnelle ou familiale contre le F.L.N. qui régnait par la terreur, et les pressions de l'armée qui n'était pas en reste. Mais ils avaient fait le mauvais choix et n'auraient pas dû être de notre côté : c'est du moins le sentiment que j'éprouvais alors, en me référant à la Résistance, avec un manque de nuances et de compréhension juvéniles dont je leur demande pardon.

Chez beaucoup de mes camarades, ce mépris se fondait sur un racisme sans complexes.

Patrouilles

À la différence de la garde, les patrouilles ne procuraient aucun instant de solitude et de répit, mais elles avaient l'avantage, comme les opérations de ratissage dans le djebel, d'introduire quelque diversité dans notre vie quotidienne, sans nous faire courir de réels dangers : il y avait quelquefois des attentats en ville contre des soldats, mais notre tenue nous servait de sauf-conduit, tant nos prédécesseurs s'étaient fait redouter. On racontait encore l'histoire de ce para qui, faisant du lèche-vitrines, avait senti sur sa nuque l'acier du canon d'un pistolet et avait réagi si vite et si énergiquement qu'il avait tué d'un coup de poing son agresseur. Fondées ou non, de telles légendes nous protégeaient efficacement.

Les patrouilles ordinaires ne duraient que quelques heures, que nous passions à déambuler nonchalamment en file indienne au long des rues et ruelles, nous interrompant parfois pour casser

une croûte et nous désaltérer, mais il me souvient, dans un moment de tension, d'y avoir passé vingt-quatre heures d'affilée, pendant lesquelles nous nous sommes reposés dans un beau hammam que, pour l'occasion, on avait fermé au public. Certains jours, nous barrions une rue, avec la consigne de fouiller au corps tous les passants, pour arrêter ceux qui porteraient des armes. Je détestais cette tâche humiliante et vaine, car l'armée française, galante, dispensait de cette formalité les femmes dont les voiles et les robes informes pouvaient aisément dissimuler des fellaghas. Sur la fin de mon séjour, avec l'approche de la paix, les patrouilles remplacèrent complètement les ratissages et devinrent beaucoup plus pénibles car il s'agissait, par notre seule présence, de mettre fin aux manifestations. De fait, les gens se dispersaient en silence à notre apparition, mais des youyous perçants venus de toutes les maisons relayaient les slogans, et nos officiers avaient fort à faire pour empêcher leurs hommes de foncer dans le tas.

Moulin Ricci

Abandonné sans doute au début de l'insurrection, le moulin Ricci, dont les propriétaires avaient inventé en 1853 le premier procédé industriel de ventilation du couscous, occupait une position stratégique à l'entrée des gorges de la Chiffa, à la lisière méridionale de la Mitidja. Aussi était-il constamment occupé par un détachement d'une trentaine d'hommes, et nous y passions à tour de rôle quelques jours, à intervalles réguliers.

Une victoire militaire

Le plus dur de cette guerre était passé quand j'arrivai à Blida, et les Français avaient, comme on dit, la situation bien en main : en 1960, on évaluait les effectifs de l'A.L.N. (Armée de Libération Nationale algérienne) à 28.000 hommes dans les maquis, 15.000 en Tunisie et 6.500 au Maroc, soit environ 50.000 en tout, à comparer aux 150.000 soldats des « troupes indigènes », y

compris les harkis. En somme, il suffisait de maintenir indéfiniment quatre cent mille appelés dans ces trois « départements » et d'en sacrifier chaque année quelques milliers, sans compter les civils français et algériens, pour conserver à tout jamais « l'Algérie française » ! Bien entendu, c'était impensable, d'autant que cette guerre était condamnée par tous les autres pays, à l'exception du Portugal qui tint bon, en Angola, pendant quatorze ans (1961-1975) et la défaite politique à laquelle on devait aboutir fut une frustration et une humiliation de plus pour des militaires qui y avaient quelquefois perdu leur âme.

Intermèdes

Tours de garde

« Ces longues nuits d'hiver où la lune ocieuse Tourne si lentement son char tout alentour... »

(Ronsard)

La garde était généralement considérée comme l'une des pires corvées. Pendant vingt-quatre heures, on vivait au rythme de deux heures de faction et quatre heures de repos, dans un poste où des couchettes permettaient de dormir malgré les éclats de voix des joueurs de cartes et dans l'odeur poisseuse du café très sucré qui chauffait en permanence et dont nous buvions de grandes quantités.

Pour ma part, j'appréciais beaucoup ce genre de service, et remplaçais volontiers des camarades: à part la faction exceptionnelle à l'entrée de la caserne ou du camp, où il fallait contrôler les entrées, lever les barrières et éventuellement présenter les armes, c'était le seul moment où je me trouvais vraiment seul, et où il m'était possible de rêver, de méditer ou tout simplement de me réciter des vers. Or ces moments de tranquillité m'ont toujours été indispensables, même dans la vie civile. À Blida, l'exercice aurait pu être dangereux. Le camp était

très vaste, et la plupart des sentinelles étaient disposées loin des bâtiments, face au talus de la ligne du chemin de fer qui nous ôtait toute visibilité. Pour des gens résolus, il eût été facile d'en descendre une de temps en temps. Mais, comme le faisaient remarquer les anciens d'Indochine, qui se souvenaient de câbles tendus sur les routes de manière à décapiter proprement l'équipage d'une jeep, les Algériens manquaient de pugnacité, et nos bérets rouges nous protégeaient efficacement. Il n'y eut qu'une seule alerte pendant tout mon séjour dans ce camp; encore fut-elle provoquée par la nervosité injustifiée d'une sentinelle.

Une invitation

Peu après son arrivée en Algérie, l'adjudant-chef Hébras me rendit visite et m'invita un dimanche dans la maison de campagne où il vivait alors avec sa femme et sa fille, une gamine d'une dizaine d'années, me régalant de sardines grillées sur un feu de ceps et bien arrosées. Malheureusement le putsch survint peu après, et j'appris par un camarade, à l'occasion d'une mission qui le conduisit à notre camp, qu'il avait été ulcéré par ma conduite : je n'en ai plus jamais eu de nouvelles.

Pourtant je l'aimais bien.

À l'Opéra d'Alger

J'y assistai, lors de la seule permission de quarante-huit heures que j'aie sollicitée en Algérie, à une mémorable représentation, sur les instances de mon camarade Moursaint² et en compagnie de Sebban, de Tardiveau, de l'ami Boyé et peut-être de Catalan. À l'exception du premier, nous nous étions tous connus à Offenburg.

Moursaint² était un grand gars du Nord au visage sanguin (il rougissait comme une jeune fille), pourtant assez falot, mais grand mélomane.

Tardiveau et Boyé avaient en commun un niveau culturel supérieur à notre moyenne, des opinions de gauche modérée, beaucoup de gentillesse, et le fait d'avoir suivi le même parcours que moi d'Offenburg au G.L.A.1. de Metz où ils avaient obtenu le grade de brigadiers, puis d'avoir été mutés ensemble au G.L.A.3 de Blida qui occupait des baraquements situés à deux cents mètres des nôtres, sur la D.L.A.4.

Boyé (ou Boyer?) était un garçon intelligent, beau parleur, passionné de cinéma et qui détestait cordialement Otto Preminger: nous avons vu ensemble, au camp, *Autopsie d'un meurtre*, qui le faisait hurler.

Tardiveau était un grand garçon, catholique pratiquant mais assez conventionnel, ce qui rendit surprenante dans le contexte de l'époque la rencontre qu'il fit, à Metz, d'une petite Antillaise dont il devint éperdument amoureux. Après notre libération, il m'écrivit une lettre où il me disait leur bonheur de jeunes mariés qui « avaient fait leur nid » quelque part en Alsace. Fuyant le modèle « ancien combattant », je négligeai de lui répondre ainsi qu'à Moursaint² et n'en ai plus entendu parler.

Pourtant, j'ai gardé le meilleur souvenir de ces camarades et de plusieurs autres que je ne citerai pas ici parce que j'ai injustement oublié leurs noms, mais que j'invite à se faire connaître.

Marcel Sebban était un pied-noir dont la famille avait choisi d'émigrer en France dès le début des événements.

Comme moi, il était sursitaire, et souffrait plus encore que moi de la condition militaire. Ce fut mon meilleur camarade, et le putsch nous a encore rapprochés : étant seuls titulaires du bac dans notre unité, nous étions tous deux considérés par notre encadrement comme de dangereux intellectuels.

Je ne l'ai cependant revu que deux ou trois fois après sa libération, qui survint deux ou trois mois avant la mienne. Il vivait alors avec

une belle Allemande, et faisait de l'animation culturelle en banlieue. Puis nos vies ont divergé, et je crois que nous avions tous deux envie d'oublier l'intermède algérien.

Daniel Catalan était un juif sépharade qui parlait un *ladino* plus pur, semble-t-il, que celui de la rue Sedaine, ce qui nous rapprocha et en fit, avec Marcel Sebban, le plus proche de mes camarades.

C'était un garçon très doux et rêveur, non violent, et qui resta entièrement passif pendant le putsch, pour rester fidèle à ce choix. Marcel et lui vinrent dîner ensemble chez nous, et je fus surpris par sa transformation, bien qu'elle ait suivi une voie prévisible. De la rêverie, il était passé au mysticisme, avait reçu l'illumination dans quelque secte pseudo-bouddhiste, et tenait des propos incohérents. J'ignore ce qu'il est devenu.

L'opéra d'Alger disposait d'une salle à l'italienne classique et d'assez bonne apparence. Mais la représentation fut une bouffonnerie involontaire. La troupe était composée de chanteurs qui avaient (peut-être ?) eu leur heure de gloire, mais il est permis d'en douter,

« Et cela se passait dans des temps très anciens » comme aurait dit Victor Hugo.

Pour l'heure, le jeune Faust avait, en dépit du livret, le même âge qu'avant d'avoir signé son pacte avec le Diable, et la virginale Marguerite était une grosse dame qui avait soufflé ses cinquante bougies depuis belle lurette! Naturellement les voix étaient éraillées ou essoufflées, et la mise en scène aussi ringarde que les comédiens.

Heureusement, deux incidents assez plaisants vinrent agrémenter la représentation. Lors du duel entre le frère de Marguerite et Méphistophélès, l'épée du premier devait se briser net, ce qu'elle fit de bonne grâce, mais les deux tronçons, liés par quelque

mystérieuse sympathie, refusèrent de se séparer, si bien que le malheureux combattant dut secouer énergiquement celui qu'il tenait pour obtenir le divorce. Lors d'une grande fête, un vaste tonneau, qui occupait le fond de la scène, s'ouvrit soudain en deux parties, laissant apparaître un machiniste en bleu de travail qui, littéralement écartelé, s'efforçait de recoller les morceaux.

Ayant chaleureusement remercié le brave Moursaint², nous avons sagement regagné la chambre que nous devions partager pour quelques heures d'un sommeil sans rêve dans un hôtel minable. Avec une mission qui me fut offerte lors d'un vol à Colomb-Béchar, cette soirée fut ma seule contribution au tourisme algérien.

Bordels

«Et ma mère la femme Voudrait bien dorloter Cette image idéale De son malheur sur terre »

Paul Éluard (Comprenne qui voudra)

À Blida, nous étions trop proches de la ville pour avoir recours aux services du B.M.C., la cité des roses étant bien pourvue en établissements que la présence de nombreuses troupes et la rigueur des mœurs musulmanes rendaient indispensables. J'eus l'occasion, dans des circonstances très différentes, de contempler les deux extrémités de cette chaîne.

Mes meilleurs amis m'ayant assuré que le spectacle valait le déplacement, je les ai accompagnés un jour dans une maison fort luxueuse, cachée dans un beau jardin. La salle d'accueil était très vaste, éclairée par une grande verrière, ornée de plantes vertes et garnie de tables où les filles très dévêtues, toutes européennes et fort belles, à ce qu'il m'a semblé, nous attendaient pour se faire payer un verre et offrir leurs charmes tarifés. De temps à autre un

homme, ayant fait son choix, se levait et se dirigeait vers l'escalier monumental, précédé de la fille qui prenait au passage une serviette propre. Quelques minutes plus tard, le client (civil ou militaire, mais il y avait beaucoup de sous-officiers) redescendait, roulant les mécaniques d'un air faraud, comme s'il avait accompli un exploit. Je trouvai ce spectacle répugnant, et n'ai ressenti une impression semblable que les deux ou trois fois où je me suis laissé entraîner dans une salle de jeu par ma belle-famille qui, comme tous les Orientaux, adore les casinos.

Les patrouilles en ville furent pour moi l'occasion de voir le bousbir, le quartier réservé dont nos gradés regardaient la visite comme le clou de la journée (Bousbir, avant de devenir un nom commun en Afrique du Nord, est la prononciation marocaine de Prosper, prénom de Prosper Ferrieu, consul de France à Casablanca et propriétaire des 24000 m² de terrain sur lesquels fut construit le quartier réservé de Casablanca, et sur lequel il percevait des lovers). À Blida, c'était une longue et étroite ruelle fermée à chaque extrémité par des grilles sévèrement contrôlées par la troupe. Dans des cours étroites également protégées par des grilles, étaient exposées les femmes, vieilles prostituées indigènes en fin de carrière, aux corps énormes et flasques, qui sortaient parfois de leur rêverie avachie pour nous faire des agaceries. Mes camarades les plus frustes, que la pénurie ne rendait pourtant pas bien exigeants, se tordaient de rire à ce spectacle, tandis que les civils, honteux, rasaient les murs à notre passage. Cette misère ainsi étalée contrastait avec le luxe du bordel européen, mais j'y éprouvais les mêmes sentiments.

Parachutiste malgré moi

Bien qu'on m'ait affublé, de force, de la tenue para, je refusais obstinément de passer le brevet qui était préparé au cours d'un stage à Pau et pour lequel on devait se porter volontaire, mais je

Le Témoin gaulois - Guerre d'Algérie

tombai en Algérie sur un meilleur rhétoricien que moi.

Un jour où je montais la garde à l'entrée du camp de Blida, un général vint passer une inspection. Comme je me tenais au garde-à-vous, il demanda au commandant Trott², qui l'accueillait, comment un homme pouvait appartenir au G.L.A. sans être parachutiste. Je n'entendis pas la réponse, mais fus convoqué dès le lendemain au bureau du commandant. Il me demanda pourquoi je n'avais pas passé le brevet de parachutiste comme mes camarades, et je lui fis ma réponse ordinaire, à savoir que, désapprouvant cette guerre inutile, j'acceptais de contribuer au maintien de l'ordre, en attendant que les politiques trouvent le courage de régler le problème, et que je m'étais donné pour règle de servir loyalement en exécutant les ordres mais en m'abstenant de tout volontariat.

Il réfléchit, et me fit observer que le fait de passer mon brevet ne changerait rien à la nature de mon service.

- « C'est vrai, lui répondis-je, mais pour cela il me faudrait signer la demande de stage, donc me porter volontaire.
- Eh bien, dit-il calmement, je ne peux pas vous donner l'ordre d'être volontaire, mais je vous ordonne de suivre le stage et, le moment venu, de monter dans l'avion!

C'était, disait-on, un jésuite. En tous cas, la manière dont il m'avait piégé montrait qu'il méritait bien son nom, et il le confirma peu après en tombant opportunément malade à deux jours du putsch : moyennant quoi il fut – seul à l'exception d'un lieutenant qui n'y avait pas participé – maintenu dans son commandement.

Finalement, j'ai fait une vingtaine de sauts et n'ai pas regretté cette expérience, qui m'a laissé un souvenir inoubliable.

Le saut

Je fis mon paquetage et partis, en compagnie de Marcel Sebban

qui avait été pris au même piège, rejoindre le quartier de notre camp où l'on préparait le brevet de parachutiste. Nous étions les seuls du G.L.A., tous nos autres camarades avant effectué leur stage à Pau, où ils avaient subi une épreuve qui nous fut épargnée : on leur avait fait effectuer des sauts d'entraînement à partir d'une haute tour dont on n'atteignait le sommet que par de raides échelles, et d'où on se lançait, protégé par un harnais muni d'un frein. Ainsi les futurs paras avaient-ils droit à « des lecons d'abîme » comparables à celles que le professeur Lindenbrock dispensait à son neveu du haut du clocher de Vor-Frelsers-Kirk dans le Voyage au centre de la terre de Jules Verne. Non qu'ils fussent appelés au cours du saut en parachute à surmonter le vertige, que l'on n'éprouve que si l'on est relié au sol. Mais cette épreuve relevait du lavage de cerveau : on persuadait les jeunes recrues que sauter en parachute est un grand exploit, et qu'il faut « avoir des couilles » pour l'accomplir. Une fois brevetés, les jeunes se prenaient pour des héros, et se montraient intrépides.

À Blida, la préparation était donc simplifiée. Sur fond de gymnastique, beaucoup de *roulés-boulés*, la manière de se harnacher, d'accrocher la sangle du parachute au câble tendu à l'intérieur de l'avion et de la pousser en courant jusqu'à la porte où l'on marquait, en se tenant à ses montants, un bref temps d'arrêt en attendant l'ordre de sauter (« Go »), enfin les gestes qui sauvent – comment dégager le parachute ventral de secours et le lancer horizontalement, loin devant soi, comment tirer sur les suspentes et plier jambes et bras à l'approche du sol – constituaient tout notre programme. Car nous n'avions à accomplir que six sauts « en automatique », c'est-à-dire que la sangle d'ouverture automatique qui reliait le parachute à l'avion y restait accrochée et que le choc du saut suffisait à ouvrir le parachute et à casser la drisse qui le reliait à la sangle. Un seul saut

comportait l'ouverture du ventral et présentait un peu de danger. Plus tard, un sous-officier qui s'entraînait au saut commandé me lança, dans l'intention de me vexer, que nous n'étions que du matériel largable, et il avait bien raison. Il me semble que le stage se soit déroulé en silence : les stagiaires venaient de toute l'Algérie, mais le gros de l'effectif était composé de légionnaires taciturnes, qui désignaient des chefs de table dont la tâche était de partager la nourriture en portions égales, au millimètre ou au gramme près, sous l'œil attentif de leurs mandants. La veille du saut, le lieutenant Huet vint me voir. Il me dit qu'il ne se faisait aucun souci pour moi parce que, du fait de mon métier, j'étais habitué à me contrôler (?) Aussi avait-il placé Sebban derrière moi, afin que je l'entraîne. Il est vrai que le pauvre Marcel n'en menait pas large et plaidait pour que nous refusions de sauter, et je dois avouer que la nuit qui précéda l'épreuve, je fis deux ou trois cauchemars pleins de vertige et de chutes.

Le premier saut figure parmi mes meilleurs souvenirs. La porte franchie, je fus plongé dans un silence profond, qui contrastait avec le fracas de l'avion, que je vis glisser au-dessus de moi comme un gros poisson silencieux, tandis que la corolle blanche de mon « pépin » se déployait. J'avais le sentiment d'être suspendu, parfaitement immobile, au-dessus de la Mitidja parée des couleurs du printemps et que délimitait le djebel familier. Puis, comme on me l'avait dit, le sol parut tout à coup s'élancer vers moi. Je fis comme à l'entraînement les gestes appris jusqu'à l'automatisme, et me retrouvai au sol où l'ami Sebban me rejoignit aussitôt. J'avais pris tant de goût à ce jeu que je me portai volontaire, après avoir passé le brevet, pour une douzaine d'autres sauts.

Parfois, les parachutes automatiques de l'époque n'étant guère manœuvrables, il arrivait qu'un camarade, poussé par le vent,

passe en-dessous de vous et vous « pompe l'air »; son parachute, heurté par vos rangers, grosses chaussures que je trouvais très confortables mais dont, aux dernières nouvelles, les soldats de notre armée de métier ne veulent plus, résonnait comme une barrique vide, puis on glissait plus loin. Cet exercice était pratiquement sans danger. Sur les centaines de sauts qui se déroulaient presque chaque jour sur la D.Z. (dropping zone) de Blida, je n'ai assisté qu'à un seul accident : le parachute d'un camarade se mit en torche, et soit qu'il n'ait pas songé à ouvrir son ventral, soit qu'il n'ait pas réussi à le faire, il tomba comme une pierre en hurlant. Un camarade, cinéaste dans le civil mais qui commençait à se prendre au sérieux, dit en guise d'oraison funèbre : «Ce n'était pas un parachutiste!». Il faudrait avoir triomphé de ce genre d'épreuve pour être en droit de porter un tel jugement.

Second peloton

Promotions

Promus parachutistes à leur corps défendant, les ex-« conducteurs » Collinot et Sebban reçurent aussitôt leur plus haute distinction militaire : ils furent illico promus 1ère classe, accédant aux mêmes honneurs que mon père, qui s'était donné plus de mal ! C'est comme le titre de Maréchal une distinction, et non un grade. Elle ne nous valut que quelques travaux de couture. Dans la foulée, on les inscrivit (pour la deuxième fois, sans compter la préparation à l'école des E.O.R.¹) au peloton où ils retrouvèrent Moursaint², Blankaert, un sympathique agriculteur beauceron militant à la J.A.C. (Jeunesse agricole chrétienne), Morel (?) et d'autres vieilles et excellentes connaissances dont je n'ai pas retenu les noms : que les autres, dont certains m'étaient très proches, me pardonnent mon oubli, ou le réparent, s'ils lisent ces pages.

Parachutiste Veliart²

« Elle se mettait sur la paille Pour un maquereau roux et rose »

(Apollinaire, Marizibill)

Parmi mes camarades, que je reconnais encore sur les photos mais dont j'ai oublié la plupart des noms, Veliart² mérite une mention spéciale. C'était un grand gaillard blond-roux, mince et vigoureux, dont je partageai la chambrée à Metz et à Blida, où il suivit avec moi le peloton et se montra particulièrement décidé, au moment du putsch, entraînant les autres... et me poussant en avant.

Il se flattait d'être souteneur dans le civil, et s'était lié d'amitié avec le petit Bébert, qui se donnait pour cambrioleur. Tous deux élaboraient de beaux projets pour le jour où ils « auraient la quille », c'est-à-dire où ils seraient libérés. La première fois que Veliart² fit état de sa profession devant moi, je ne lui cachai pas mon dégoût : « Mais qu'est-ce que tu crois, lança-t-il indigné, si ces filles ne travaillaient pas pour moi, elles bosseraient en usine, et se taperaient les petits chefs, par-dessus le marché! »

C'était d'ailleurs un gai luron, amical et toujours prêt à rendre service, sur qui je pouvais compter. Après mon retour en France j'ai parfois cherché son nom dans les faits divers, sans jamais l'y rencontrer, non plus que celui de son âme damnée.

Un peloton mouvementé

Ma mauvaise humeur me valut une scène ridicule. Le lieutenant Huet nous fit faire une dictée. C'était un texte patriotique ou figurait le mot « opprobre », et comme tout le monde hésitait, il le répéta trois fois, en articulant bien et en faisant sonner les deux p, comme un bon maître d'école, si bien que personne ne fit de faute à ce mot savant. Personne, sauf moi! J'avais écrit « opprobe » et, au moment de la remise des copies, je protestai comme un

beau diable. Sûr de moi, j'étalai pour une fois ma science, expliquant que c'était un mot du vocabulaire classique qui signifiait réprobation, honte ou abjection et que le mot « *opprobre* » n'existait pas. Le lieutenant fut ébranlé par tant d'assurance, et m'emmena dans la pièce voisine pour consulter un dictionnaire. Au retour, j'avais la tête basse et la queue entre les jambes!

J'étais bien décidé, malgré l'acharnement de mes chefs, à échouer encore aussi lamentablement que les fois précédentes, et m'y appliquai aussitôt. Peine perdue : la suite des événements imprévus auxquels je fus mêlé bien malgré moi devait suffire à me mettre définitivement à l'abri des honneurs militaires !

Baptême du feu

Le 20 avril 1961 nous sommes partis aux aurores pour une grande opération de ratissage dans le djebel, au sud de Blida. À cette époque, les regroupements des montagnards dans des camps aux portes des villes avaient fini par rendre inutile la fouille des mechtas. On embarqua en un endroit qui cette fois-ci fut assurément choisi en fonction de renseignements.

À la tombée de la nuit, après une pause, nous sommes repartis en file silencieuse pour tendre une embuscade. Le ciel était clair, semé d'étoiles. Dans la plaine, on apercevait les lumières de Blida. Nous avons pris position pour la nuit. Longtemps, nous n'eûmes droit qu'au concert des chacals, dont les jappements ressemblent à des pleurs d'enfants. Vers une heure du matin, on entendit à quelque distance quelques voix parlant en arabe mais, le groupe n'étant pas visible, nous ne reçûmes pas l'ordre de tirer.

Au lever du jour il y eut une pause de quelques heures pour dormir, et le crapahut recommença. Il pouvait être dix heures du matin, et nous progressions en ligne dans un terrain peu accidenté mais où des buissons épais réduisaient la visibilité. Brusquement, j'entendis des balles siffler à mes oreilles et me jetai

à plat-ventre, en disant : « Où i sont, les salauds ? » J'étais persuadé de leur bon droit, et convaincu que nous faisions une sale guerre, et cette réaction qui n'exprimait qu'une frousse intense me fit rougir. Pour ne pas rester en arrière, j'avançai en rampant dans la direction de la fusillade qui continuait, bien décidé à ne me servir de mon P.M. que pour sauver ma peau. Je sais aujourd'hui qu'en cas de rencontre inopinée, c'est le plus décidé et le plus rapide qui gagne: je raisonnais trop pour avoir la moindre chance de m'en tirer. Enfin je vis un mouchoir blanc flotter dans un trou sombre, et l'ordre « Halte au feu! » fut lancé. Un fellaga d'une quarantaine d'années apparut, les mains en l'air, et fut immédiatement menotté. Près de lui gisaient les corps de deux jeunes gens, criblés de balles, et les mains encore crispées sur leurs armes. Le camarade qui se tenait à ma droite, Moursaint², s'approcha des cadavres, arma sa carabine, et « tira son coup de feu », comme dit Flaubert, dans la tempe de l'un d'eux⁸.

J'avalai une gorgée de l'affreux alcool militaire pour digérer tout cela. Un maréchal des logis-chef, rempilé, était légèrement blessé... à la fesse (« en faisant face à l'ennemi !», disions-nous en riant) : un hélicoptère muni d'un brancard vint l'enlever. Pendant ce temps, nous faisions cercle autour du prisonnier, que je ne pouvais regarder sans honte, sachant ce qui l'attendait. Lui, faisait bonne contenance et nous regardait en face, sans forfanterie. Le lieutenant Huet, qui nous avait rejoints, nous ordonna de transporter les cadavres pour les remettre, avec le prisonnier, au Deuxième Bureau. J'en pris un par les pieds (il portait des chaussettes de laine et de pauvres espadrilles), un camarade prit les épaules, et nous commençâmes à redescendre, dans un terrain difficile, vers la route située à quatre kilomètres du point de départ. Nous étions dans un état de fatigue extrême, on se relayait souvent, et finalement on se résigna à traîner les corps par les

pieds. Quand nous atteignîmes la route, ils étaient quelque peu abîmés. L'officier de renseignements, que je voyais pour la première et la dernière fois, nous toisa avec mépris et dit simplement : « Je n'avais pas besoin des corps, les têtes auraient suffi! » 9

Les camions nous attendaient pour nous ramener au camp. Après un déjeuner tardif vite expédié, on nous envoya dormir.

Le Putsch

« Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie par un pronunciamiento militaire. [...]

Ce pouvoir a une apparence : un quarteron de généraux en retraite. »

De Gaulle, Discours du 23 avril 1961

Nous fûmes réveillés vers vingt heures trente par un appel à nous rassembler sur la place d'armes. Le commandant Trott² étant en congé de maladie depuis quelques jours, ce fut son remplaçant, le capitaine Fortiaz², qui nous tint ce bref discours : « Tenue de campagne, prenez vos armes, soyez prêts à embarquer dans un quart d'heure. Nous allons occuper le commissariat central d'Alger. » Le putsch était déclenché.

Capitaine Fortiaz²

« Je connais gens de toutes sortes

Ils n'égalent pas leur destin » (Apollinaire)

Le capitaine Fortiaz² était un jeune officier qui paraissait n'avoir guère plus de trente ans, bel homme, courtois et assez timide. Dans l'avion, lors de mon premier saut, un camarade me donna un coup de coude et me le désigna du menton ; il était pâle, l'air concentré. « Il crève de frousse » me souffla le copain, et nous le regardions avec mépris, sans comprendre que, à supposer que ce fût vrai, cet homme, qui ne manquait pas un seul saut, était le plus courageux d'entre nous¹⁰.

Il n'en allait pas de même sur le plan politique. Trott², en lui

laissant le commandement de son unité à la veille du putsch (promu colonel, et mort jeune, en 1977, ce grand chef aura sans doute paré sa petite lâcheté des couleurs de l'habileté politique), lui joua un bien vilain tour, qui a probablement compromis sa carrière. Tendu au moment de s'engager dans cette aventure, Fortiaz² fut comme tous nos officiers stupéfait de notre résistance et, pour sa part, affolé par ses responsabilités. C'est du moins le sentiment que j'ai retiré de l'entretien que j'eus avec lui.

À cette notice, écrite entre 2001 et 2003, j'ajoute les renseignements que voici, glanés sur Internet : Fortiaz², qui est né en 1926, a servi en Indochine puis en Algérie, et a quitté l'armée pour l'éducation nationale en 1966, inaugurant une nouvelle carrière qu'il a semble-t-il poursuivie jusqu'à ce qu'il ait atteint la limite d'âge et soit rayé des cadres. Professeur agrégé (sans doute en qualité de chef des travaux dans un lycée technique), il a fini sa carrière comme proviseur. Puissent toutes les armées du monde être un jour recyclées de cette façon!

Lieutenant Huet

Le lieutenant Huet était un fort bel homme âgé de trente quatre ans, blond aux yeux marron clair (bleus dans mon souvenir) avec un profil digne de l'antique. Il était le type même de ces officiers paras qui se voulaient proches de leurs hommes, et me témoignait de l'estime, moins naïve toutefois que celle de l'adjudant-chef Hébras.

Comme tous ses collègues, il fut sidéré par l'opposition du contingent au putsch et, ostensiblement, ne voulut plus m'adresser la parole après son échec, jusqu'au moment où il fut muté avec les autres rebelles et disparut de notre horizon. Officier exemplaire, il fut entraîné avec d'autres par une folie dont la lâcheté des politiques fut seule responsable. Aussi est-ce justice que sa carrière, si elle en fut peut-être ralentie, n'en fut pas

arrêtée, puisqu'il a pris sa retraite, que je lui souhaite très heureuse, dans le Midi, avec le grade de colonel honoraire. Je relève sur internet les informations complémentaires suivantes : « 1962 heures de vol dont 200 missions opérationnelles, 2 sauts Ops, 3 mitraillages en vol par la DCA vietminh, 483 SOCR, 201 en expérimentation, 245 SOA. » et des exploits comme les sauts de 8000 et 9000 m. en 1972.

Occupation du Commissariat Central d'Alger

Le 21 avril 1961, vers vingt heures trente, ayant endossé la tenue de combat et armés de nos arbalètes, nous sommes montés dans nos camions et avons pris la route d'Alger, franchissant les barrages qui jalonnaient alors la plaine de la Mitidja : nous étions visiblement attendus. Autour de moi, les commentaires allaient bon train : mes camarades, qui étaient à cent lieues de penser au rôle qu'on allait leur faire jouer, pensaient que les « Fells » avaient occupé le Commissariat central, et que nous avions pour mission de les en déloger. À une brève halte, le lieutenant Huet, rayonnant, me demanda : « Eh bien, Collinot, qu'est-ce que vous en pensez ? ». Je lui répondis simplement : « Bien joué, mon lieutenant! »

L'occupation se fit naturellement sans difficulté: les policiers nous remirent gaiement leurs armes et se dispersèrent. Bientôt, des groupes de civils bien organisés vinrent prendre livraison de l'arsenal qui était entreposé dans le magasin: c'était la future O.A.S. Mes camarades, abasourdis, écoutaient les transistors que quelques-uns d'entre nous avaient apportés, sans rien comprendre. À l'aube, le lieutenant Huet nous rejoignit, et me posa gaiement la même question:

- « Eh bien, Collinot?
 - Mon lieutenant, luis dis-je, vous êtes foutus!
 - Comment?

 Foutus! Il fallait sauter cette nuit sur Paris! De Gaulle n'est pas un lâche comme Guy Mollet, il ne cèdera pas! »

Il sortit sans un mot et mes camarades, qui avaient suivi la conversation, commencèrent à murmurer :

- « Mais alors, qu'est-ce qu'on fout là?
 - C'est un putsch, leur répondis-je, un coup d'état, si vous préférez!»

La matinée se passa pourtant assez gaiement : on attendait dans les camions débâchés et stationnés devant le commissariat. La foule en liesse des pieds noirs – les Arabes étaient ce jour-là aussi absents des rues d'Alger que de celles d'Oran dans *La Peste* – vint nous acclamer dans une ambiance qui évoquait celle de la Libération, à ceci près que les civils n'attendaient pas de cigarettes et de conserves des soldats, mais leur apportaient au contraire boissons et petits plats locaux amoureusement mitonnés. J'en pris ma part sans scrupule, considérant qu'ils nous devaient bien ça. Comme la discipline était assez relâchée, je partis explorer le quartier dans un rayon d'un kilomètre, irrité par ce délire. Une fille, tout sourire, s'avança pour m'embrasser. Je la regardai d'un air si sombre qu'elle s'arrêta, interdite, et passa son chemin. Je regrette aujourd'hui cette cruauté inutile, car je compatissais aux

quartier dans un rayon d'un kilomètre, irrité par ce delire. Une fille, tout sourire, s'avança pour m'embrasser. Je la regardai d'un air si sombre qu'elle s'arrêta, interdite, et passa son chemin. Je regrette aujourd'hui cette cruauté inutile, car je compatissais aux malheurs des deux populations, mais l'avenir était incertain, et j'étais exaspéré de me trouver dans cet imbroglio. Au soir, nous fûmes relevés par une unité du G.L.A., elle-même relevée par la Légion étrangère qui a endossé devant l'Histoire (on ne prête qu'aux riches) la responsabilité de l'occupation du Commissariat central, et nous rentrâmes dans nos quartiers.

L'opposition du contingent

Le 23, la journée fut consacrée à des discussions animées, à la suite du discours de de Gaulle nous enjoignant de refuser d'obéir aux mutins :

« Au nom de la France, j'ordonne que tous les moyens, je dis tous les moyens, soient employés pour barrer partout la route à ces hommes-là, en attendant de les réduire. J'interdis à tout Français et, d'abord, à tout soldat d'exécuter aucun de leurs ordres. »

Mes camarades me questionnaient pour comprendre ce qui se passait, étaient étonnés de la rébellion de leurs officiers, et inquiets à l'idée que leur victoire pourrait signifier que « la quille » serait différée. Dans l'après-midi, il y eut comme l'avant-veille un nouveau rassemblement, et on nous ordonna de nous préparer pour aller occuper l'aéroport de Blida, dont le commandant avait refusé de rejoindre les mutins. Cet honnête homme s'appelait Kubasiak. J'effectuais alors mon second peloton, et au lieu de prendre mon P.M., je commençai à le démonter soigneusement sur mon lit, et expliquai à mes camarades que cette opération risquait d'entraîner un affrontement entre soldats français. Ils m'imitèrent avec enthousiasme, allant prêcher l'exemple dans les autres baraques. Bientôt, officiers et sous-officiers se présentèrent : ils remontèrent les armes et les emportèrent sans un mot.

Le 24, la base était en grande effervescence. Des A.M.L.¹¹ qui venaient d'arriver furent désarmées par ceux qui les servaient, et il y eut même une tentative de libérer les officiers loyalistes mis aux arrêts par les rebelles. Le lieutenant Chalard qui s'était montré assez discret pour ne pas être inquiété, mais qui n'avait pas participé au complot, me demanda si nous serions prêts à partir pour Alger, libérer la télévision. J'eus l'imprudence de ne pas dire non. Aujourd'hui, je ne pense pas qu'il fut lui-même à l'origine de ce projet, et je crois qu'il perçut mon peu d'enthousiasme. Quoi qu'il en soit, il ne donna heureusement pas suite à cette velléité, et il est certain que nous ne l'aurions pas suivi, notre premier souci étant d'éviter une guerre civile.

Le 25, la désobéissance s'étendit à toute la base. Seul le G.L.A.3, dont les officiers n'avaient pas pris parti, restait dans l'expectative, ainsi que, chez nous, quelques camarades pacifistes à tous crins comme Catalan ou peu soucieux de se compromettre comme Dangebert².

Dangebert² était un homme de petite taille, mince, d'allure chétive bien qu'il ait été jugé assez robuste pour servir dans notre unité. Marié, il s'apprêtait à prendre à son retour la direction de l'usine (ou plutôt du grand atelier) de son père, sis dans une impasse à l'angle du boulevard Voltaire et de la rue des Boulets, et devait donc être sursitaire comme moi.

Je ne me serais pas souvenu de ce camarade qui a partagé ma vie pendant plus de deux ans mais dont je ne suis même pas certain d'avoir bien retenu le nom sans une circonstance singulière. Débarrassé d'un ver solitaire qui contribuait sans doute à sa mine souffreteuse, il se fit remettre le ténia dans un bocal de formol et nous le présenta, aussi fier qu'une jeune accouchée de son premier bébé. Il le conservait pieusement dans son armoire, et ce trophée doit trôner aujourd'hui sur la cheminée de sa chambre à coucher.

L'échec de la rébellion

Le capitaine Fortiaz² me convoqua le soir du 25 avril avec mon ami Sebban, et nous reçut séparément. Très nerveux, il m'expliqua qu'il y avait eu un malentendu, et me demanda d'appeler mes camarades à reprendre le travail. Je lui répondis que je n'avais aucune autorité sur eux, mais que s'il nous rassemblait et déclarait qu'il n'obéissait qu'aux ordres de Paris, je pensais que tout rentrerait dans l'ordre.

« J'ai demandé conseil au colonel Lavergne (c'était le commandant du secteur de Blida, que les putschistes avaient mis aux arrêts) et il m'a dit de reprendre la mission normale du G.L.A.¹² Je suis

décidé à suivre son conseil...

– Eh bien, annoncez-le en public! » lui dis-je en m'en allant.

La même scène se renouvela avec Marcel Sebban et, bien que nous n'ayons pas pu nous consulter, le piège était si grossier que nous fîmes les mêmes réponses. Bien entendu, nous nous gardâmes de donner quelque consigne que ce fût.

Comme la nuit tombait, les généraux putschistes firent une dernière tentative à la radio : ils promettaient de renvoyer les soldats du contingent dans leurs foyers, et annonçaient la mobilisation des pieds noirs qui seraient chargés d'assurer « l'ordre ». Les autres dormaient déjà, mais je fus catastrophé : une telle promesse pouvait, le lendemain, retourner la situation. Avec deux ou trois camarades nous nous réunîmes au foyer pour rédiger un tract en réponse à ces promesses fallacieuses. Soudain l'un de nous, qui était sorti prendre l'air (on fumait beaucoup en ce temps-là) revint tout joyeux : « C'est fini, un avion arrive de Paris! » Nous nous précipitâmes dehors : l'avion s'apprêtait à atterrir. Jamais musique ne fut plus agréable à mes oreilles que ce vrombissement! C'était dans la nuit du 25 au 26 : le putsch avait échoué.

L'O.A.S.

L'Organisation Armée Secrète, regroupant les partisans civils et militaires de « l'Algérie française », a pratiqué la terreur, puis la politique de la terre brûlée, après l'échec du putsch. Elle était composée d'activistes et de « soldats perdus » et fut combattue par le pouvoir qui eut recours aux services secrets et aux hommes du S.A.C. (Service d'Action Civique), sorte de police privée du parti gaulliste dirigée par un aventurier, Charles Pasqua, futur ministre de l'Intérieur et maire de Neuilly, qui ne fut guère plus regardante quant aux méthodes employées.

<u>Séquelles</u>

Menaces

Le retour à la normale fut assez difficile. Les putschistes, « sonnés », chantaient à l'envi la dernière rengaine d'Édith Piaf :

« Non, rien de rien, non je ne regrette rien... »

mais ils riaient jaune et se persuadaient qu'ils avaient été victimes d'une machination ourdie de longue main, ne pouvant imaginer que la réaction des hommes ait été spontanée.

On me rapporta que l'un d'eux avait dit que j'avais « des conilles de bronze », ce qui dans sa bouche était à coup sûr la plus haute distinction. Il est vrai qu'un camarade jaloux me dit ensuite que le même avait affirmé que je « n'avais pas de conilles »! De toutes façons, ce n'était pas mon problème, mais le leur. Les rempilés passaient leur temps à s'interroger sur leur virilité, qu'ils confondaient avec le courage physique, qualité qu'ils déniaient aux femmes, contre toute évidence. J'imagine que ce trait « culturel » était lié aux défaites que l'armée n'avait jamais cessé de collectionner depuis 1918.

Un maréchal des logis pied-noir, le grand Benhamou, avec qui j'avais eu pendant la rébellion une discussion publique — il soutenait qu'on devait venger les morts, et qu'il fallait donc défendre l'Algérie française coûte que coûte — raconta qu'il avait été à deux doigts de me « faire la tête au carré », ce dont, dans l'euphorie du moment, je ne m'étais nullement douté. Quoi qu'il en soit, les mutins décidèrent de faire un exemple.

Fin avril ou début mai, comme nous étions de repos et rendions visite à Tardiveau et Boyé pour savourer notre victoire (les hommes du GLA3, qui n'était pas engagé comme nous dans le putsch, n'eurent pas l'occasion de refuser d'obéir), ils sonnèrent un rassemblement pour faire un appel et constater l'absence de deux fortes têtes, les dénommés Collinot et Sebban. À notre

retour, on nous signifia que la fête était finie, et on nous colla « quinze jours de taule » avec régime spécial : nous devrions travailler nuit et jour, sans avoir le droit de dormir. On voulait de toute évidence nous pousser à bout.

Intervention de Messmer

Je téléphonai aussitôt à Sarah pour l'avertir de notre situation et lui demander de faire l'impossible pour nous tirer de là.

Par bonheur, ma sœur travaillait alors dans une petite entreprise d'import-export de la rue Rennequin dont le patron, Pierre Schock, était Compagnon de la Libération. Il me fit dire de lui adresser immédiatement un rapport, qu'il transmettrait à de Gaulle via Messmer, ministre des Armées. J'ai gardé deux exemplaires de cette lettre, dont l'un est la copie manuscrite que j'en conservai, et l'autre un double de la copie dactylographiée qui fut adressée à Messmer, le ministre des armées de l'époque (P.J. pages 87-89). Rétrospectivement, l'emphase de ce S.O.S. prête à sourire, mais ce style vient spontanément dans ces situations de crise. L'effet fut immédiat : on nous permit de dormir, et le jeu parut se calmer. Par précaution, je brûlai ma collection de journaux interdits à l'armée (Le Canard enchaîné, L'observateur, etc.) et fus d'ailleurs surpris dans cette tâche par un maréchal des logis qui me demanda quelles archives je faisais brûler: « Tu vois, lui dis-je, de vieux journaux!»

Vers la mi-juin, je fus convoqué par un officier des Renseignements, qui me reçut dans une chambre de sous-off, debout, me fit asseoir sur le lit et me dit que j'étais accusé « par un camarade » d'avoir organisé une cellule communiste, et qu'une commission d'enquête était saisie de mon cas. Je lui racontai mon histoire sans rien cacher de mon passé militant. Il me posa encore quelques questions et me congédia. L'entretien avait été plutôt cordial, mais je fis tout de même prévenir M. Schock qui prit

l'affaire au sérieux et adressa à l'un de ses amis une lettre dont ma sœur me remit aussi le double à mon retour. Cette lettre (P.J., pages 90-91), qui minimisait volontairement ce qui s'était passé, ne fut pas moins efficace : quelques jours plus tard tous les cadres impliqués dans le putsch furent mutés sans que cela, semble-t-il, ait nui à leur carrière, et remplacés par d'autres qui n'avaient peut-être pas fait mieux, mais qui ne nous connaissaient pas et étaient définitivement matés.

La taule de Blida

Il me reste peu de souvenirs de cette prison où j'étais censé ne pas dormir, mais où je coulai des nuits paisibles. Elle était conçue comme celle de Metz: espace nu, bat-flanc et couverture, privation théorique du quart de vin rituel, ce qui m'eût manqué, mais je pouvais compter sur la complaisance de mes camarades. Comme à Metz, il fallait retirer ceinture et lacets en entrant, mais là s'arrêtaient les ressemblances.

Comme tout était neuf à Blida, et qu'il n'y avait pas de cave, la « taule », située au rez-de-chaussée près du poste de garde, était d'une propreté impeccable. J'y retrouvai, avec Sebban, notre vieux complice Veliart², puni pour la même raison mais sur un motif différent, qui s'amusait beaucoup de cette aventure. La première nuit, il nous réveilla par des grognements puis des cris de cochon qu'on égorge, puis il murmura « la louf, la louf » (le porc), s'imaginant que les trois ou quatre harkis enfermés avec nous pour quelque vétille allaient trembler de peur!

Assassinat du commandant Kubasiak (Juillet 1962)

On se souvient que le commandant Kubasiak avait refusé de livrer aux putschistes la base aérienne de Blida, qu'il commandait,. L'O.A.S. décida de l'assassiner:

« J'avais décidé que Kubaziak serait exécuté au poignard, afin de ne pas risquer d'alerter le voisinage. » p.102

« En se voyant perdu le commandant Kubaziak se mit à hurler, attirant aussitôt dans le couloir plusieurs membres de sa famille, qui en tentant de s'interposer, empêchèrent le légionnaire de le poignarder avec précision...

J'estimai qu'il fallait en finir et j'ouvris le feu sur l'officier qui s'écroula. Je lui tirai alors le coup de grâce, afin de m'assurer de la bonne exécution de ma mission... [...]. Je regardais mes hommes les uns après les autres... tous semblaient parfaitement détendus et cependant que l'un des légionnaires essuyait son poignard taché de sang avec un chiffon sorti d'un sac de plage, les autres semblaient admirer la campagne aixoise, fort belle en cette saison. » Gilles Buscia (Requiem pour une cause perdue, 1981, p.103)

Le chef du commando fut condamné, puis amnistié en 1968 :

« Le détective privé Gilles Buscia a été chargé par Jacques Peyrat, maire de Nice, d'une "mission de sensibilisation du personnel municipal aux mesures de sûreté et de sécurité". »

[...]

« Gilles Buscia fut responsable de l'O.A.S. métropole, amnistié en 1968. » (Réseau Voltaire, 29 avril 1996)

Fin de partie

« Quand un soldat revient de guerre, il a

Simplement eu d'la chance et puis, voilà!» (Chanson)

Il me reste peu de choses à dire sur la fin – qui me parut interminable – de ces vacances à Blida. Le peloton avait été dissout, un seul d'entre nous, Moursaint² qui l'avait suivi avec moi (sa couchette était voisine de la mienne), fut nommé brigadier.

Service du pliage

On m'avait muté du service du matériel, où j'avais jusque-là poursuivi la brillante carrière de gratte-papier inaugurée à Kehl, au pliage des parachutes, tâche jugée moins noble bien que plus importante, puisqu'il en allait de leur bon fonctionnement. L'adjudant-chef Centini (P.J. page 92) commandant ce service (un Corse comme son collègue qui venait de se priver de mes

compétences) me soumit à un interrogatoire d'identité – nom, prénom, date et lieu de naissance, profession – à quoi je répondis :

- « Professeur de lettres.
 - Avez-vous le Certificat d'Études ?
 - Non!
 - Notez : sait lire et écrire ! » dit-il à son secrétaire.

Ce dernier me confia le lendemain, d'un air faussement compatissant, que j'avais un très mauvais dossier, il y était écrit que j'avais fait preuve de mauvaise volonté caractérisée pendant le peloton : « Ce n'est pas un jugement sévère, lui répondis-je, c'est la stricte vérité! »

Lors des opérations qui suivirent le putsch, je fus avec Sebban placé systématiquement en éclaireur, mais nos camarades, qui craignaient pour nos vies contre toute vraisemblance, ne perdaient pas de vue les mutins et se tenaient prêts à nous protéger, et bientôt les battues dans le djebel prirent fin, à mesure que les pourparlers progressaient.

Permission

En août, j'eus droit à une permission de quinze jours, que nous avons passée au Lac de Pannecière, qui était alors un lieu touristique. Nous rentrâmes par Appoigny, village de l'Yonne où mes parents venaient de prendre leur retraite et que je découvris à cette occasion. Ma jeune sœur et son mari y étaient alors en vacances. J'avais eu la bonne fortune de prendre un coup de froid qui m'obligea à m'aliter, il fallut faire venir les gendarmes, j'exagérai mon état et obtins une prolongation de ma permission de huit jours. Denise et Sarah dansaient dans la rue en chantant « Il ne part pas! » quand elle se retrouvèrent nez à nez avec les Pandores.

Retour à Blida

À mon retour à Blida, on venait de rapporter les corps de six de mes camarades tombés dans une embuscade en se rendant au Moulin Ricci¹³. J'aurais dû y être, l'un d'eux a payé pour moi. Absurdement, quand j'y repense, je songe à cet ouvrier de chez Renault avec qui je n'ai pas échangé cinq mots; mais quand je fredonnais une chanson antimilitariste de Montand ou de Brassens, il me faisait un clin d'œil et la reprenait en sifflant aussi bien que je chantais mal. Ce jeu-là était sans danger, du fait de l'ignorance crasse des petits chefs...

Le 15 décembre je participai à ma première opération héliportée qui fut aussi ma dernière excursion dans le djebel. Je continuais à me porter volontaire pour la garde : j'aimais ce rythme absurde de quatre heures de sommeil pour deux heures de faction, parce que c'était la seule occasion où j'échappais à la promiscuité et où je pouvais me retrouver. J'abandonnai le saut, et coulai des jours tranquilles comme bibliothécaire, le brave commandant Trott² s'étant brusquement soucié des loisirs de ses hommes.

Fausse alerte

Dès mon retour de permission je fus naturellement inscrit à la garde du Moulin Ricci, ayant échappé par chance au tour précédent. Une nuit, comme nous dormions dans une grande salle du premier étage, nous fûmes réveillés par des coups de feu. Après l'embuscade qui avait coûté la vie à nos six camarades, nous étions assez nerveux. Mes camarades ouvrirent les cinq ou six fenêtres et se firent un plaisir de décharger leurs armes en de longues rafales. Ayant jeté un coup d'œil, j'avais pu me rendre compte que l'on ne voyait absolument rien par cette nuit sans lune, et m'étais assis sur mon lit, attendant la suite des événements et peu soucieux d'encrasser inutilement mon P.M. qui montait la garde à mon chevet. Bientôt on entendit un sous-

officier crier : « Halte au feu ». Une sentinelle, croyant entendre des pas et des voix au bord de l'oued, qui coulait de l'autre côté de la route dans un ravin profond, avait ouvert le feu, suivie par une autre, puis par toute la troupe. En fait, il ne s'était rien passé, et ce fut la deuxième et dernière fois que je vis mes camarades faire usage de leurs armes.

Bibliothécaire

Je ne fréquentais guère le foyer, où beaucoup de soldats s'enivraient ignoblement à la bière, seule boisson alcoolisée qui y fût autorisée, qu'au retour des sauts où je m'octroyais un gigantesque sandwich à la soubresade arrosé d'une bière, utilisant ainsi une petite partie de ma prime dont je consacrai le reste à l'envoi rue Sedaine d'une corbeille de la *Maison de la datte*, d'Alger, dont on me fit de grands compliments, d'un survêtement qui était si crasseux à mon retour que Sarah ne voulut pas le garder, et d'un service à thé arabe que je trouvais très beau, mais que je rapportai malencontreusement au moment où sa mère venait de jeter le sien : mon cadeau suivit discrètement le même chemin, car je ne l'ai jamais revu!

Pour en revenir au foyer, il était tenu par notre ancien coiffeur Dubois, le camarade dont naguère la voix sinistre nous réveillait chaque matin à Kehl. Il disposait d'une arrière-boutique dans la baraque sur laquelle il régnait. Le reste faisait une assez grande pièce équipée d'une télé noir et blanc, d'un grand comptoir, de tables et de chaises, ainsi que d'une armoire sans affectation apparente, mais où je trouvai quelques dizaines de bouquins poussiéreux quand je pris solennellement mes nouvelles fonctions de bibliothécaire.

On mit à ma disposition un peu d'argent, et j'accompagnai le lieutenant Huet (les rebelles¹⁴ n'étaient pas encore mutés) dans une mission en jeep à Alger pour compléter, sous sa surveillance,

ce vieux fonds qui ne comportait guère que des polars. Je me gardai de toute provocation, achetai des romans policiers de meilleure qualité, quelques romans point trop difficiles d'accès, et sur l'ordre du lieutenant (ce fut la seule occasion où il m'ait adressé la parole après l'échec du putsch) quelques romans à la gloire de l'Algérie française et des parachutistes, dont Les Centurions, de Jean Lartéguy. J'y ajoutai quelques ouvrages documentaires, dont une remarquable plaquette illustrée sur l'industrie du pétrole. Connaissant mieux ses hommes que moi, il me dit que ce genre de livres n'avait aucune chance de trouver preneur, mais me laissa faire.

Restait à classer ces ouvrages et à les recouvrir de couleurs différentes selon le genre, puis à composer le fichier de prêt. Je mis beaucoup d'ardeur à ces opérations qui m'occupèrent quelques jours : c'était la première tâche intéressante qui me soit échue depuis près de deux ans ! Pourtant mon zèle ne fut guère récompensé, soit que j'aie manqué de charisme, comme on dit aujourd'hui, soit que ma clientèle ait été indécrottable. Sauf auprès de deux ou trois camarades qui n'avaient pas grand besoin de mes conseils, je ne plaçai que des polars, les plus mauvais étant les plus appréciés. D'ailleurs ma clientèle était beaucoup moins nombreuse que celle du foyer où je proposais ma marchandise, et pour échapper aux conversations d'ivrognes et aux brèves de comptoir, je me plongeai pour mon propre compte dans la lecture, accueillant avec plaisir toute tâche extérieure.

Il y eut un troisième Noël aux armées, où le commandant vint remonter le moral des troupes en gueulant :

« Au cul la vieille!»

ce à quoi nous étions censés répondre sur le même ton viril : « C'est - l'prin - temps ! »

Le printemps vint enfin, et ce fut la délivrance.

Le retour

La Quille

C'est la libération d'un appelé, son retour à la vie civile. La métaphore sexuelle est évidente.

Beaucoup de camarades faisaient quotidiennement le compte des jours de service qui leur restaient à accomplir. Cela donnait par exemple : « Plus que 719 (ou 100, ou 3..) au jus! »

De temps à autre, on entendait dans les chambrées un hurlement désespéré : « La Quille, bordel ! »

Mon adieu aux armes

L'ayant enfin obtenue, je me précipitai dans le premier véhicule qui partait pour Alger et, sans attendre le bateau qui devait me rapatrier, car le sol de l'Algérie en proie à l'O.A.S. me brûlait les pieds, je pris à mes frais l'avion pour Paris, non sans quelque appréhension : c'était le premier vol que j'effectuais sans parachute!

Quand j'arrivai rue Sedaine sans crier gare, je trouvai comme à l'ordinaire une nombreuse assemblée réunie chez la mère de Sarah. En m'entendant frapper, son amie Méri avait fait remarquer : « C'est un étranger ! »

Après avoir embrassé tout le monde, je dépouillai mon déguisement de para et le piétinai joyeusement, avant de reprendre une tenue civile, ce qui a choqué ma belle-mère, je crois, mais elle ne fit aucun commentaire 15.

ANNEXES

NOTES

Avertissement : les notes 7 à 12, 14 et 15 placées entre guillemets et suivies de la mention (R.H.) sont dues au colonel Roger Huet qui m'a autorisé à reproduire ses remarques (voir Préface).

1. Élèves Officiers de Réserve (E.O.R.)

La préparation à cette formation au grade d'aspirant ou de souslieutenant était, en principe, obligatoire pour les étudiants qui bénéficiaient d'un sursis d'incorporation, mais je m'en suis dispensé.

Je me suis aperçu récemment que la plupart de mes collègues ont suivi de bonne grâce cette voie. Les officiers d'active étaient enchantés de leur confier les postes les plus exposés. Pourtant ce n'était pas le cas chez nous, où il n'y avait qu'un aspirant qui n'exerçait aucune responsabilité perceptible. Il participait à toutes nos opérations, mais j'ai complètement oublié son nom.

2. Certains noms ont été changés

pour des raisons diverses.

3. Candeur

Nous occupions une salle du lycée Lakanal abandonnée faute de candidats par la préparation à l'école de Saint-Cyr, et décorée par nos prédécesseurs de fresques que des camarades recouvrirent un jour de graffitis anti-militaristes. Maître Hubac, notre professeur d'histoire, prit vigoureusement la défense des Saint-Cyriens, rendant hommage à leur bravoure et à leur esprit de sacrifice (et les coupables effacèrent leurs injures). Mais il nous dit une autre fois que certains d'entre eux étaient si novices qu'ils se faisaient des voies de la génération une idée que la décence m'interdit d'écrire.

4. Beauf

Le Beauf, personnage né dans une bande dessinée de Cabu en 1976 n'étant peut-être pas immortel, il convient d'en dire ici deux mots. À son apparition, notre fils disait que son trait caractéristique était d'être moyen en tout!

En réalité, il réunit les défauts les plus répandus des Français moyens de son temps : égoïsme, veulerie, goût effréné de la jouissance, xénophobie et racisme. Mais il les porte au paroxysme, et y joint une parfaite vulgarité de goûts et de sentiments. C'est le cumul et le caractère exacerbé de ces traits qui en font non pas un individu moyen, mais un type que l'on rencontre malheureusement trop souvent parmi nos compatriotes.

5. Chants paras

À Horb, nous chantions par exemple :

« Comment veux-tu que je t'embrasse Quand on me dit du mal de toi, du mal de toi On dit que tu pars pour la guè-erre Dans le Piémont servir le roi, servir le roi »

en bissant les deux derniers vers.

Une proportion notable des chants paras étaient écrits sur des airs allemands, et ces chants dont les paroles sont quelquefois anodines et même belles, comme celles du fameux *Heidi*, *Heido*, n'étaient pas réservés aux S.S. Mais, pour ma génération, c'était tout un.

Les paroles des adaptations françaises exaltaient les valeurs militaires, honneur, patrie et surtout sacrifice. Qu'on en juge par ce chant de la L.V.F. (légion S.S. recrutée par Vichy pour

combattre sur le front russe), puis adapté à l'Indochine et ensuite à l'Algérie (je note entre crochets les versions précédentes) :

« Dans les combats contre l'ennemi [Contre les rouges...] [contre les viets contre l'ennemi] Partout où le devoir fait si-i-gne Paras [Soldats] de France, paras [soldats] du pays Nous remonterons vers les li-i-gnes.

Parachutistes [O légionnaires] le combat qui commence Est dans nos â-â-mes symbole d'espérance [Met dans nos â-â-mes, enthousiasme et vaillance.] Peuvent pleuvoi-re grenades et gravats, Notre victoi-a-re en aura plus d'éclat

Et si la mort nous frappe en chemin, Si nos doigts sanglants se crispent au sol, Un dernier rêve [raid), adieu à [et] demain Nous souhaiterons faire éco-o-le. »

J'y ajoutai pour mon propre usage une quatrième version en braillant : « *J'aimerais bien mieux faire l'éco-o-le.* », mais ma faible voix se perdait dans le flot héroïque.

Voir http://www.lapromodegaulle.com/chants.php

6. Pompes

Les pompes sont un exercice de gymnastique suédoise dont les militaires ont fait un châtiment corporel : il s'agit de tractions sur les bras, mains au sol, corps bien tendu. Au lycée, elles étaient souvent accompagnées de la récitation d'une formule telle que « Les Anciens sont bons, les bizuths sont cons ».

Pendant mon service militaire c'était : « J'suis bien trop con pour

baiser B.B. » car Brigitte Bardot, cette star de la *Nouvelle Vague* qui a bien mal vieilli, avait la réputation d'être hostile à la guerre d'Algérie. Je m'étais bien juré de mettre la phrase à la deuxième personne, si on prétendait m'infliger cette humiliation.

Heureusement, si j'ai souvent fait des pompes, on n'a jamais exigé de moi la récitation de cette formule.

7. D.L.A.

« Détachement de Livraison par Air de Colomb-Béchar dont la mission était d'assurer le support des commandos de l'air. C'était un endroit beaucoup plus calme que Telergma, où nous avions une autre D.L.A. (il n'y a pas de place pour égorger des blessés). » (R.H.)

- 8. « Ignoré du lieutenant Huet [sinon] ce fait aurait été fortement puni. » (R.H.)
- 9. « Le capitaine Fortiaz² n'a pas apprécié cette réflexion » (R.H.)
- **10.** « Pas utile! C'était un parachutiste très chevronné et qui se contrôlait parfaitement » (R.H.)

Il me semble que je n'ai rien dit d'autre. J'ajoute que son attitude aurait pu recevoir une interprétation bien différente (insomnie, soucis professionnels ou familiaux, etc.), mais celle-ci nous plaisait davantage, parce que notre insouciance nous donnait, pensions-nous, une supériorité sur cet officier. C'est par ce que cet épisode révèle de notre état d'esprit que je crois utile de le rapporter.

11. <u>A.M.L.</u>

« Automitrailleuses légères » (R.H.)

Le colonel m'a confirmé qu'il s'agissait du matériel Panhard livré en 1960, en remplacement des Daimler-Ferret britanniques. Dans mon souvenir, il s'agissait... de chars d'assaut!

12. « Le 24 avril Fortiaz² prit contact avec le colonel Lavergne qui prit acte du retour du G.L.A. dans la légalité. Le colonel Lavergne avait toutes les cartes en main. » (R.H.)

13. Six camarades tués

Et non vingt-cinq, comme je l'ai cru. Voir le récit de Guy Morin, site http://www.souvenirs-gla1-gla2.fr que je viens de découvrir (belles photos).

- 14. « Je suis resté rebelle des années, compte tenu de l'immense gâchis engendré par la politique en général et en particulier par l'assassinat de ceux qui avaient choisi LA FRANCE par besoin ou conviction. » (R.H.)
- **15.** « Des milliers de soldats ont été enterrés en tenue de combat, votre belle-mère a eu une réaction légitime ! » (R.H.)

C'est vrai, mais à cet instant, mon uniforme n'était pour moi qu'une vieille peau que je venais de dépouiller, symbole de vingthuit mois de notre jeunesse perdus irrémédiablement. Pourtant, comme dit le poète :

« Et si c'était à refaire Je referais ce chemin »

PIÈCES JOINTES

P.J. N° 1: Lettre à Messmer

Parachetiste COLLINGT Rué

su

Comps de Linaison par Air

Numio Dans

Monsieur le Ministre,

Limit it un avil à vingt très beun trent, le Capitaine , romandent provisionement le Grope de livaison par Air Numer Donk, amonjoit à l'enith ressamble an l'emplement du repport : « Nove allow punche le Connisration l'implicat d'Algan ».

I vio hum plus tard, le mission ituit es écuté auxe l'aire à aux gride civil, un porte institue à aire et le seme places aons le souveillemes de seux soutieble, tur les évecurs rempé par les ablats en armes. Dons le matrié du soume it ce dévalent, sous aucun contrôle, le distribution des armes du Commissariet aux vielle qui effecteur , or pérsone de le plaçant de un officies et sous, éfectes qui ve firest sur pour l'arrête.

Desse le sièle de même jour, le Gouge de hersion par A de Numero feux était relies de se faction par une artes unité per chitate. Le soldet du contingent, par upit de designées et le l'absence de totte autre les trutter, aucunt avient sourper le marait de vous de leure chips.

Le sicomo nadiodiffició de Président de la République, mon delicut de l'obsisseme aux officies relate, et nou interdient d'obsice à succes de leurs reden », natoures les satisties. Devent l'attitude décidée de la troupe, les enles qui ancient hautement manifeste leur addicen a la vibiliere milloite neuncaint à nous utilises oute la Casa A'usine de l'Alida, deneuré loyale, et l'assurance neue tuit donné que nous n'anions pass à tiese aux d'autres à l'astra français. D'à lors, les muties du camp étaient à per pie paralysis.

de lun si vingt- quotie, leur s'atratien conque : les hommes de la B.A.F., centrurée dans le même comp, , a e head sient à lun tour contre leur dofs, at le soir une tentative était faite pour hélirer de les officies pris onnées des rebellochans à'anceinte du comp. Cour-ci ayont is auntie of temps, e' entreprise tourne court mais le bondemain matie les prisonnées étaient évacues, les rebelles ayont complétement qu'he l' contrête du surp.

is journed du marde est d'étante encre le sh'oféireans it mous en ignance du Capitaine commandent prosoniement le bruspe de busie me pur le le Numbre Ceur de desdace publiquement qu'il ne remait que la soluce de levie et areit compa avec Alga. Chi-ci me acent, ainsi que le soluce de levie et areit compa avec Alga. Chi-ci me acent, ainsi que le soluce de levie que le soluce de consider de Chrief Leviegne, demandé felle et détens per les rebelles de puis le differt de solucements, et que ainsi ci lui areit det de reprende la miseire nomme le su Groupe de levier on per le le Nors nome déla-râmes estisfets par cue aplication, et tout en demenant vigilents, sons reprince le transié. Les les demans motie, congresse avuil, l'affondement impliet de la chellier étant consonné, le Capitaire.

Il "approximit qu'à le bactie de poussine et de châtie. Les compalles. Mais aprè qualques jour 21 abuttement, les en-es lables, esté

an place, reterent la tête et parlent de revenche; des novations de tente donte communicat à pleuvoir, des liertes novement des sees et, fait plus graves, des manaces sont préférés conte entains d'entre nove.

C'est peruguei, Moneisur le Ministre, je me premet le s'allicité de cotre hante bienveillence que s'est protégée des soldate sont le seul viene est à être resté hans le discipline et à l'aroir réponde, à une deux preme et à leure risque et pièle, à l'appel du Président de le République, chef suprime des Armése.

a s.p. 86596 h 3 mai 136

Cilliant

P.J. N° 2: lettre de M. Shock

Park and Same

Paris, le 21 Juin 1961

Mon Cher Rivière,

J'ai regretté de n'avoir pu bavarder avec toi lors de la Garden-Party à l'Elysée, mais chaque fois que je t'apercovais, tu étais en conversation avec les grands de ce monde.

J'aurais simé t'entretenir d'une petite histoire de soldats du contingent qui n'ent pas accepté de marcher lors du "putsch" du 22 Avril.

Il s'agit du frère de ma secrétaire, René COLLINOT, soldat de 2ème Classe, appartement au 2ème C.L.A., stationné à Elida, et de son camarade Marcel-Isaac SEBBAN de la même unité.

Le 22 Avril, ils ont refusé sinsi que quelques-uns de leur camarade de suivre la rôbóllion. Dans les jours qui ont suivi, ils ont eu quelques difficultés avec leurs officiers. J'mi alerté immédiatement Thiercy du Cabinet de Monsmer, qui a fait le mécessaire auprès de la Commission d'Enquête. A ce moment-là, tout est rentré dans l'ordre. Aujourd'hui, il semble que certains vouillent se venger, et pour ce, n'hésitent pas à taxe: de communistes des gars qui n'ont jamais fait de politique, et qui simplement du fait de leur position sociale (l'intèressé est Professeur de Lettres) sont systématiquement visés comme appartenant à l'extrême-gauche.

En résumé, une enquête est ouverte, et ce sont certainement tes services qui en sont chargés. Je peux t'affirmer que ce garçon n'a rien à voir avec le l'arti Gemuniste, et qu'il s'agit là simplement de trouver une raison pour sanctionner son attitude lore des évènements d'Avril dernier.

./.

21 Juin 1961

J'aimerais donc que tu ramènes ces histoires à leurs juntes proportions, o'est-b-dire arrêter toute onquête. Voulrais-tu me faire savoir rapidement ce que tu en peness, et en attendant le plainir de te revoir,

Aeçois mes meilleures amitiés.

André SCHOCK 20, Bd des Nations Unies :::EUDON (Seine)

P.J. N° 3: lettre de l'adjudant-chef Centini

Cette lettre aimablement communiquée par André DUEZ à qui elle était adressée et qui m'a autorisé à la publier, donne des nouvelles de quelques acteurs et témoigne de l'état d'esprit de notre encadrement, vingt ans après.

Quille Le 4.09.1982

AUTO-ÉCOLE DU PORT CENTINI Louis 55200 EUVILLE

The repords an few tardiversant a tea lettre, mais tu preux me erouse elle m'a fait rude:

me erouse elle m'a fait rude:

ment faisi; et cela m'a rapide de la situation a mol tanne de rouse en rous en rous en rous en rous d'Alge, où rous dons de rous tous transes et crois
reviette et lien nous famai; reviette et lien nous foro TAP.

et remplaced et urgence par des parles venant de Transe.

Jour effectivement le me surrais.

Tout la nengele à a explose et que sont cleveurs es ciobrier?.

Dien sont cleveurs es ciobrier?.

Dien sont le vourit — Euros à Bedieu it a été lue en opérating, le pourre mois en ground chief — Chaland leur le soul à pui pas aire positivé se au lung et liet stuy e, est sont :

Ly spand héros — mais celà n'a har empéché spui j'ai lout de mine décroche la laignis et Homery seu faits de greene en ma soi cela mine décroche la laignis et Homery seu faits de greene en su en jeu la fait stant s'en en sur en jeur de put le presse en sur en jeur de la suit s'étant de presse en sur en jeur la part s'en sur en jeur en jeur de la laignis s'en par cela mine de put la fait s'en seur en dialament la Mais stelles.

« Il s'agit du lieutenant DEDIEU, que j'ai connu au peloton pliage avec Centini (ce peloton était situé en dehors de la BAP/AFN, près du moulin Ricci, aux portes de l'Atlas blidéen) » (André DUEZ)

Selon le lieutenant HUET, il est mort alors qu'il conduisait une embuscade, les fellaghas ayant répliqué.

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE	5
SERVICE MILITAIRE : CHRONOLOGIE	7
UN APPELÉ PEU ENTHOUSIASTE	10
DU PISTON	13
MES CASERNES	16
De Mazas à Offenburg	17
<u>Horb</u>	18
Camarades de chambrée	19
Une formation décontractée	20
Kehl: le quartier Bertin	21
Camaraderie	22
Petits chefs	23
L'adjudant-Chef Hébras et son service	24
Metz : le quartier Raffenel	27
Ombre et soleil	27
La taule : première expérience	29
GUERRE D'ALGÉRIE	32
Les Français et la guerre d'Algérie	
De l'indifférence	32
à l'opposition	32
Guy Mollet et Mendès-France	34
De Gaulle	35
De C.L.A. en G.L.A.	36
<u>Blida</u>	36
Servitudes militaires	40

Ratissages	39
Opération héliportée	41
Fouille des mechtas	41
Harkis	42
Patrouilles	41
Moulin Ricci	43
Une victoire militaire	43
<u>Intermèdes</u>	44
Tours de garde	44
Une invitation	45
À l'Opéra d'Alger	45
Bordels	48
Parachutiste malgré moi	49
<u>Le saut</u>	50
Second peloton	53
Promotions	53
Parachutiste Veliart ²	54
Un peloton mouvementé	54
Baptême du feu	55
<u>Le Putsch</u>	57
Capitaine Fortiaz ²	57
Lieutenant Huet	58
Occupation du Commissariat Central d'Alger	59
L'opposition du contingent	60
L'échec de la rébellion	62
L'O.A.S.	63
<u>Séquelles</u>	64
Menaces	64
Intervention de Messmer	65
La taule de Blida	66
Assassinat du commandant Kubasiak	67

<u>Fin de partie</u>	67
Service du pliage	67
Permission	68
Retour à Blida	69
Fausse alerte	69
Bibliothécaire	70
<u>Le retour</u>	72
La Quille	72
Mon adieu aux armes	72
ANNEXES	73
NOTES	74
PIÈCES JOINTES	80